

ANNEE 1947

DECEMBRE

CONJONCTION

No. 12

ARTICLES

Albert Mousset, Jean Terrier, P. O. Lapie,
René Sudre, Léon Dégand, René Bertelé

POEMES

Henri Michaux, Jacques Prévert

CONTES

Jean F. Briere, J. B. Cinéas

COURRIER DE FRANCE

Le Centenaire de l'Ecole d'Athènes
André Gide, Prix Nobel
A propos du Quai Anatole France
Le sieur de Vaugelas

LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAITI

Les Poètes de la Grand'Anse
Roger Mortel et la Mythomanie
Une année au Centre d'Art
Quelques Livres

CHRONIQUE

BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'HAITI
PORT-AU-PRINCE

ANNEE 1947

DECEMBRE

CONJONCTION

No. 12

ARTICLES

Albert Mousset, Jean Terrier, P. O. Lapie,
René Sudre, Léon Dégand, René Bertelé

POEMES

Henri Michaux, Jacques Prévert

CONTES

Jean F. Briere, J. B. Cinéas

COURRIER DE FRANCE

Le Centenaire de l'Ecole d'Athènes
André Gide, Prix Nobel
A propos du Quai Anatole France
Le sieur de Vaugelas

LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAITI

Les Poètes de la Grand'Anse
Roger Mortel et la Mythomanie
Une année au Centre d'Art
Quelques Livres

CHRONIQUE

BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'HAITI
PORT-AU-PRINCE



CONJONCTION

Est le Bulletin de l'Institut Français d'Haïti.

SES BUTS

- Diffuser les idées fondamentales qui caractérisent la pensée française vivante.
- Resserrer les liens traditionnels unissant Haïti et la France.
- Apporter une collaboration effective à l'épanouissement de la culture haïtienne.
- Rendre compte non seulement des activités de l'Institut Français mais encore de l'activité intellectuelle d'Haïti.

«CONJONCTION» n'est pas une revue de propagande. Elle ne vise à aucune action politique ou confessionnelle. Elle sollicite la collaboration des auteurs haïtiens et étrangers.

SON MOT D'ORDRE

Tout faire pour que les hommes différents par leur hérédité, le milieu géographique et social qui les a modelés, par les disciplines intellectuelles qui ont formé leur pensée, puissent se connaître, se comprendre, et soient mis en mesure d'apporter leur contribution originale à l'élaboration d'une véritable conscience humaine.

La WESSON HOUSEWARE PRODUCTS

Recommande les produits suivants :

ODOR KILL — désodorisant puissant
LIQUID WAX — pour plancher et
meubles

D D T — en poudre à 10%
PLASTI SPAR — vernis à base de
matière plastique

Représentant : MAURICE BORNO & CO Port-au-Prince

RHUM BARBANCOURT

Apprécié depuis 1862

Port-au-Prince
Tel. 2756

PHARMACIE SEJOURNE

Fondée en 1864

ETIENNE SEJOURNE
(1864-1889)

FREMY SEJOURNE
(1889-1937)

RAOUL et MAX SEJOURNE
(1937)

LABORATOIRE D'ANALYSES

Laboratoire de préparation d'ampoules stérilisées — Port-au-Prince

SOMMAIRE

- I** Albert Mousset.— *Noëls de France*
Jean Terrier.— *Un poète malgache de langue française*
P. O. Lapie.— *Le choix de la France*
René Sudre.— *La science française depuis la guerre*
Léon Dégand.— *Cézanne et sa postérité*
René Bertelé.— *Où en est la poésie de France ?*
Jacques Prévert.— *La grasse matinée*
Henri Michaux.— *Trois poèmes*
Jean F. Briere.— *La mort des bœufs*
J. B. Cinéas.— *Bon Danseur*
- II** **Courrier de France**
Le Centenaire de l'Ecole d'Athènes . . . *Par Albert Mousset*
A propos du Quai Anatole France . . . *Par Jules Romains*
André Gide, Prix Nobel *Par Pierre Descaves*
Le sieur de Vaugelas, parrain de la lan-
gue française *Par Charles Pichon*
- III** **Lettres, Sciences et Arts en Haïti**
Grand'Anse, patrie des poètes *Par Paul Verna*
Roger Mortel et la Mythomanie *Par Philippe North*
Une année au Centre d'Art *Par Maurice Borno*
Quelques livres
- IV** **Chronique**

Si vous voulez avoir de bonnes lunettes, de bonnes montres,
de beaux bijoux, voyez

RUSSO FRERES

25, rue Roux, Port-au-Prince

Phone 37-14

P. O. Box 38

Les livres et les manuscrits doivent être envoyés
au Directeur de l'Institut Français
3, Avenue Charles Summer — Port au Prince — Haïti
Téléphone : 5452

ABONNEMENT ANNUEL

(6 numéros) :

En Haïti : 2 dollars

a l'Etranger : 2 dollars 50

Le Numéro est vendu : 2 gourdes (\$ 0,40)

Pour la publicité, qui est strictement limitée,
s'adresser à l'Institut Français.

Chez ALAIN LARAQUE

vous trouverez à bon marché des articles de choix.

Maçons - Ebénistes - Cordonniers - Artisans - Chapeliers et Modistes

I

Albert Mousset : NOELS DE FRANCE

Entre les Noël's nordiques, qui se fêtent dans l'intimité du foyer et gardent l'empreinte de traditions payennes, et les Noël's méridionaux dont l'allégresse mystique déborde dans la rue, la France voit dans la Nativité une manifestation de foi mêlée, surtout en province, au rappel de très vieilles coutumes.

Les solennités religieuses sont des lampadaires d'or suspendus à la voûte du temps. Elles interrompent la morne cadence de la vie quotidienne et font trêve ou diversion aux soucis matériels de l'existence. Jusqu'à la fin du Moyen-âge, dans certaines provinces françaises, la Provence, l'Anjou, le comté d'Avignon, le Dauphiné, Noël fut le point de départ de l'année civile. Les premiers jours de janvier font, en effet, partie, dans la liturgie, du cycle de la Nativité.

Il faudrait un gros volume pour réunir les légendes et les traditions folkloriques attachées à la célébration de cette fête, la plus populaire de toutes celles qui exaltent la piété des fidèles. L'origine de ces légendes se perd dans la nuit des âges; beaucoup d'entre elles appartiennent à un fond commun de l'humanité primitive et on en retrouve les variantes dans la plupart des pays.

En Bretagne, par exemple, une vieille croyance veut que les flammes du Purgatoire s'éteignent pendant la nuit de Noël et que les âmes errent sur la terre en chantant des cantiques. Les noyés eux-mêmes reparaissent à la surface des mers pour une courte procession. Dans l'arrondissement de Lannion, la montagne de Roc'h Karlès passe pour être la tombe d'une ville jadis opulente. Tous les sept ans, la légende assure que, durant la veillée de Noël, la montagne s'entr'ouvre et laisse voir les rues splendidement illuminées de cette cité morte. Elle ressusciterait s'il se trouvait un homme assez hardi pour s'aventurer dans les profondeurs de la montagne au premier coup de minuit, et assez agile pour en sortir au moment où sonne le douzième coup.

Si Noël a gardé, en Bretagne, l'empreinte mélancolique de cette vieille terre brumeuse, en Provence, au contraire, tout est joie expansive dans la célébration de la Nativité. C'est l'époque

où, sur les marchés et les voies publiques, apparaissent les petits personnages pétris dans l'argile et peinturlurés qu'on appelle des santons. L'origine en remonte — dit-on — à Saint-François d'Assise, dont la mère était Provençale. Peut-être sont-ce les héritiers chrétiens d'une tradition gauloise. Ce sont les familiers de la crèche de l'Enfant Jésus : les bergers, les rois, la sainte famille. La ville où l'on confectionne le plus grand nombre de ces figurines est Aubagne : dix mille habitants et un million de santons !

Ce sont les acteurs immobiles et silencieux de la fête de Noël. Mais il est, en Provence, d'autres coutumes attachées à cette fête : *le pain calendal*, qui protège le marin contre la tempête, *la rose de Jéricho*, dont l'épanouissement est, ce jour-là, un signe de prospérité familiale, *la bûche de Noël*, qui a le très singulier privilège de ne point brûler le linge.

La Provence a son Oberammergau. A Seguret, dans les montagnes du Comtat, tous les cinq ans environ, une troupe de jeunes gens joue, devant un public entièrement paysan, une admirable *Pastorale*.

Dans le Nord de la France, Noël a gardé un caractère plus intime. C'était, autrefois, l'occasion de se faire de petits présents : un poulet, des pains au lait appelés pains de Noël, des pâtisseries légères dites « oublies » ou « plaisirs ». Dans les réjouissances publiques on criait Noël ! Noël !

Cette fête a tenu un rôle important dans la naissance du théâtre. On jouait, sur les places publiques ou devant le parvis des églises, des saynètes bibliques appelées *Noëls* dont nous possédons beaucoup de spécimens; ils constituent le cycle dramatique d'une histoire où tout est merveilleux et cependant humain.

Les Noëls parisiens forment aujourd'hui un suggestif compromis entre la tradition et le progrès. Une foule recueillie se presse dans les églises auprès de la crèche. Mais, même dans les quartiers les plus déshérités, cette crèche est, dans son genre, une œuvre d'art. Les imagiers modernes ont entièrement renouvelé — sans s'écarter des données bibliques — la figuration du mystère de la Nativité, grâce à des effets d'éclairage et surtout à une symbolisation du décor qui fait une heureuse diversion à la banalité des crèches d'antan.

Un aspect tout différent et non moins curieux de Noël à Paris, c'est l'habitude qu'ont prise les grands magasins d'exposer sous leurs vitrines des scènes animées qui sont de véritables

chefs d'œuvre automates. L'un d'eux nous présente, cette année, un cirque, avec des personnages grandeur nature, clowns, équilibristes, gymnastes. Un autre un dancing où les valseurs se trémoussent dans les positions le plus cocasses : l'un d'eux, les mains au sol et les jambes en l'air, fait valser sa cavalière avec ses pieds. Ces caricatures animées ont un succès prodigieux; il faut un véritable service d'ordre pour canaliser la foule qui se bouscule pour les voir. On prétend que ces pantomines sont destinées à amuser les enfants. En réalité, ce sont les grandes personnes qui font la foule; devant ces étourdissantes marionnettes, les âges et les rires se confondent.

**Jean Terrier : UN POÈTE MALGACHE
DE LANGUE FRANÇAISE**

JEAN-JOSEPH RABÉARIVELO

Le 22 juin 1937, dans une humble maison d'une des rues passantes de Tananarive, un jeune malgache se donnait volontairement la mort. L'événement en lui-même constituait déjà un fait étonnant, le suicide étant à tel point inconcevable aux Malgaches qu'il n'existe pas de mot dans leur langue pour en exprimer la notion. Mais, surtout, cet événement singulier mettait fin à l'existence et au drame exceptionnels vécus par le premier poète malgache de langue française digne par son œuvre et plus encore par son destin de prendre rang dans l'Histoire Universelle des Lettres.

L'inquiète adolescence

Rabéarivelo (1) était né à Tananarive, le 4 Mars 1901, d'une famille de race hova et de caste noble, christianisée depuis peu. Sa mère, veuve toute dévouée à ce fils unique, le fit élever dans les écoles religieuses de la ville jusqu'à l'âge de treize ans, époque à laquelle il quitta l'école à tout jamais, sans doute pour indiscipline. De ces études ne devaient guère lui rester que des rudiments de latin. Mais un ébranlement considérable, comme l'enfance seule en éprouve, était désormais donné à cet avide esprit. La soif d'apprendre, la faim des nourritures de l'esprit devaient alors l'absorber pour longtemps. Son adolescence s'épuisa dans une fureur sacrée où il goûta tour à tour tous les aliments intellectuels que l'éloignement de sa ville et la barrière des races lui permirent d'atteindre. Et cela à travers les difficultés sans cesse renouvelées de la vie quotidienne qui le vit successivement secrétaire, dessinateur en dentelles, bibliothécaire, et, finalement, à partir de 1924, correcteur d'imprimerie. Il en émergea avec une connaissance de la langue française poussée jusqu'à l'affectation, une immense culture qui, pour s'être familiarisée avec toutes les œuvres de la littérature, les avait en quelque sorte revécues l'une après l'autre, ce qui explique, tout au long de son œuvre, ces réminiscences côtoyées. On peut dire de lui qu'il tenta de s'identifier, par un procédé caractéristique

(1) On prononce : Rabéarivèle.

de la mentalité primitive, aux yeux de Lévy-Bruhl, à tous les grands modèles romantiques des dernières générations, depuis Baudelaire, Verlaine et Rimbaud jusqu'aux deux désespérés qui lui montrèrent le chemin du suicide : Léon Deubel et René Crevel.

Son œuvre.

Il peut paraître étonnant que ce soit à un article paru dans une revue polyglotte de Vienne qu'il ait dû, en 1923, son premier succès littéraire. Il y a dans ce fait, au contraire, un symbole profond qui nous fait toucher à un caractère de Rabéarivelo susceptible d'éclairer son destin. Cet homme, littéralement enfermé dans son île natale — il n'en sortit jamais — et dans ce cadre plus insulaire encore que fut pour lui la participation à une culture étrangère à sa race, cet emmuré pathétique a tenté tous les dépaysements possibles, a multiplié les appels à tous les continents. On imagine mal, et sans doute de moins en moins, l'importance que prenait au fil des heures mornes de son existence un simple événement comme l'arrivée du courrier. Il sentait alors le monde enfin venir à lui et répondre à son intense besoin d'amitié. Il eut en France et ailleurs, en Amérique du Sud et jusqu'au Japon même, un nombre considérable de correspondants à travers lesquels il interprétait le monde et recevait les sollicitations essentielles à son œuvre.

Celle-ci, en plus de très nombreux articles parus dans les revues et journaux de Madagascar ou de l'Océan Indien, comporte deux pièces de théâtre et surtout des recueils de poèmes : « La Coupe de Cendres », « Sylves », « Volumes », « Presque-songes », « Traduit de la Nuit », « Chants pour Abéone », « Vieilles chansons des pays d'Imérina ». Les premiers, de forme classique, se resentaient nettement de l'influence symboliste qui marqua ses débuts. Ils firent place peu à peu à des poèmes d'apparence plus libre, où se dégage une note plus personnelle et qui mêlent curieusement les thèmes familiers à l'Occident et la nostalgie des mythes et de la terre malgache. C'est dans ces derniers recueils et surtout dans les « Cahiers » retrouvés après sa mort et restés jusqu'à présent inédits que se précise le drame vécu par Rabéarivelo.

Le drame du poète.

Il n'y a pas d'exagération à prétendre qu'un tel drame est unique dans l'histoire des Lettres. Le drame social du poète est une réalité bien connue et complaisamment décrite depuis le XIX^{ème} siècle, soit que le poète incompris à la Chatterton soit

acculé par la misère au désespoir, soit que le «voyant» à la René Crevel se découvre d'une nature radicalement incompatible avec la forme contemporaine de la société. Mais il était réservé à Rabéarivelo d'ajouter à ce drame, déjà en lui-même étouffant, la discorde plus mystérieuse et plus fatale encore qu'entretenait en lui la rencontre de deux civilisations. Car il s'est voulu, à la fois, largement français et profondément malgache. Il donne parfois ses poèmes pour des traductions des «hain-teny» malgaches, ces petites pièces rappelant les haï-kaï japonais. Et tout au long de son œuvre résonne la hantise d'un retour à la Terre natale, l'appel du tombeau malgache qui abritera son rêve français.

En dépeignant longuement son tombeau, ne s'est-il pas décrit lui-même ?

Tout ici est solitude
Tout ici est vaste orgueil
Et tout y est renoncement
A tout ce qui n'est pas silence
A tout ce qui n'est pas oubli
Dans la désolation des roches.

Ces rocs désolés sur les collines arides, cet écho qui se perd, n'est-ce pas tout Rabéarivelo ?

La leçon d'un destin.

L'écho pourtant commence à naître.

Dans cette Union Française qui s'éveille, rassemblement de peuples différents dans une vie spirituelle commune, le message fulgurant de Rabéarivelo, son cri déchiré entre les amours non plus contradictoires mais complémentaires, émeut maintenant les consciences généreuses. Et ce qui fut pour lui un drame sans issue ne devra plus être pour ceux qui le remplacent qu'une condition humaine plus complexe rendant possibles les créations plus riches.

P. O. Lapie (délégué adjoint à l'O.N.U.) :

LE CHOIX DE LA FRANCE

C'est sur plusieurs plans que commence à se bâtir l'organisation de la Paix. La troisième session de l'O.N.U. est ouverte. Les difficultés que cette institution éprouve à gouverner le monde sont grandes. Le nombre des délégations a néanmoins augmenté d'une dizaine; les Etats membres étaient quarante-six à l'origine, ils sont aujourd'hui cinquante-cinq. On dit beaucoup que l'O.N.U. ne connaît pas cette ferveur qui anima les débuts de la Société des Nations, mais peut-être y avait-il dans cette ferveur d'autrefois un peu de naïveté... On se rend compte aujourd'hui, avec l'expérience acquise, que le gouvernement du monde et l'organisation de la paix sont plus difficiles que l'on ne pouvait imaginer. C'est donc par la technicité et le travail des détails que l'organisation internationale pourra peu à peu rebâtir la Paix.

Il est vrai que sur le principe même une grande différence intervient. Le principe de l'organisation internationale est et doit être, fondé sur la démocratie, c'est-à-dire sur l'égalité entre tous les peuples. Ainsi, les cinquante-cinq Nations représentées devraient toutes être égales et, il faut bien le dire, la tendance vers cette égalité, malgré une certaine prédominance anglo-saxonne, était vigoureuse au sein de l'organisation de Genève. Or, il n'en est pas ainsi au sein de l'organisation de Lake Success.

En effet, nous nous trouvons en face de deux grands empires : les Etats-Unis d'Amérique, d'une part, et la Russie Soviétique, d'autre part. Dès la capitulation allemande on a compris qu'il n'était pas possible de voir réapparaître ni en Europe centrale, ni en Europe occidentale, des peuples immédiatement forts : ils avaient été, les uns et les autres, trop piétinés par la guerre et par les occupations nazies. Aussi, beaucoup d'esprits croient-ils qu'il n'y a pas d'autres solutions pour des pays comme la France et l'Angleterre, et pour d'autres, que d'adhérer à l'un ou l'autre des grands empires. Cette position n'est pas une position d'espoir pour l'avenir de la paix. Aussi, voyons nous de différents côtés des efforts s'accomplir pour rendre à ces peuples une certaine individualité.

Les positions prises par l'Angleterre afin de reprendre la tête de son économie propre en relation avec les Dominions, sont

un de ces efforts. La France doit, elle aussi, garder dans ce domaine sa liberté entière. Le choix de la France, en effet, doit être de tenter de remplir ce qui est son rôle essentiel dans l'occident européen : celui de pacificateur et, partant de l'Europe, arriver à la pacification du monde. Elle a pour cela les forces de l'esprit; elle doit mettre son imagination au service de la paix pour dissiper la peur qui, à la suite de cette grande et terrible guerre, continue d'étreindre la race humaine.

Au surplus, pratiquement, elle doit intervenir sur deux points. Puisque chacun des peuples individuellement n'arrive pas à reconquérir une vigueur économique suffisante, il faut évidemment créer entre les peuples des unions économiques. On a récemment souligné la déclaration commune du gouvernement français et du gouvernement italien exprimant la volonté d'étudier les conditions auxquelles une union douanière pourrait être conclue entre la France et l'Italie.

D'autre part, le Danemark, la Norvège et la Suède semblent désireux de créer une union douanière scandinave. Enfin, la Belgique, les Pays-Bas et le Luxembourg, non contents d'avoir déjà mis d'aplomb l'union appelée « Benelux », ont pris l'initiative de convier tous les pays d'Europe, à l'exception de l'Espagne franquiste, à étudier les possibilités de formation d'une ou plusieurs unions douanières intereuropéennes. Il y a donc là un certain nombre d'efforts liés à la nécessité soulignée par les conférences qui ont suivi la proposition Marshall, d'organiser les relations entre les Etats sur le plan économique.

Mais là n'est point tout l'aspect de la nouvelle Paix. Ce n'est pas seulement dans le cadre économique qu'il y a lieu de s'unir. Il faut aller, sous une forme ou sous une autre, vers une organisation politique de l'Europe. A ce propos, la réunion qui a eu lieu en septembre à Gstaad, en Suisse, de 150 parlementaires appartenant à douze pays d'Europe, est assez significative. Le but de cette conférence était de rechercher les moyens de constituer une fédération européenne. La méthode prévue est d'abord de mobiliser, à travers l'Europe, des majorités parlementaires favorables à cette Fédération et de les organiser, au-delà de toute politique de partis, en des blocs solides. Ce sont ces majorités qui, en même temps, favoriseront une coopération économique de plus en plus étroite, de façon à aboutir à une union économique européenne. Enfin, une coordination des activités parlementaires, par une union des Parlements européens, devrait préparer la création des Etats-Unis d'Europe.

En effet, ce que ne veulent pas les démocrates sincères de l'Europe, c'est bâtir une Europe autour d'un Etat fédérateur.

Ils ne veulent pas laisser s'édifier un bloc hostile en face d'un autre bloc hostile. Ils veulent laisser à chaque pays la possibilité de reprendre à la fois sa vigueur économique et son individualité politique en vue de l'organisation de la Paix.

Il nous semble que, dans cet effort, la France doit justement jouer un rôle d'initiative politique. Le pays de la Déclaration des Droits de l'Homme, doit maintenant prendre la tête du mouvement de Déclaration des Peuples. Nous avons dit tout à l'heure qu'une certaine foi régnait à la S.D.N.; mais l'institution de Genève n'était qu'une société de gouvernements et c'est là l'une des raisons de son échec. Ce que l'on aurait voulu en faire à l'époque et ce que l'on n'est pas parvenu à faire, c'était une société de peuples; la représentation directe des peuples est nécessaire afin que les individus puissent faire entendre leurs voix par-delà les Chancelleries.

Ainsi, devant les graves problèmes qui se posent à la France, il y a celui du choix qu'elle doit faire. Doit-elle entrer dans tel groupe de puissance ou dans tel autre ? Doit-elle continuer à n'occuper que sa place, qui n'est pas la plus grande, parmi les Quatre Grands ? Doit-elle prôner les possibilités d'unions douanières et de parlement européen ? Les réponses à ces questions ne sont pas incompatibles les unes avec les autres. En demeurant attachée à l'O.N.U., en défendant l'idéal d'un parlement fédéraliste européen, en négociant des unions douanières entre deux ou plusieurs pays, la France choisit de continuer à travailler dans sa ligne de conduite naturelle : le service de la démocratie et le respect de l'indépendance des peuples.

René Sudre : LA SCIENCE FRANÇAISE DEPUIS LA GUERRE

Pendant la guerre, la science française fut en quelque sorte en état d'asphyxie. Beaucoup de ses chercheurs avaient été enlevés par la mobilisation et ils restaient dispersés. Les laboratoires étaient fermés ou bien ils travaillaient au ralenti avec des moyens insuffisants, et dans une atmosphère stérilisée par la présence et le contrôle de l'occupant. Enfin, le manque d'information sur les travaux étrangers, la disparition presque complète des revues de science pure donnaient aux rares savants qui pouvaient continuer leurs recherches le sentiment de tâtonner dans la nuit. Néanmoins, certains réussirent à dissimuler à l'ennemi des découvertes qui auraient été utilisées par lui soit pour la poursuite de la guerre, soit pour le plus grand profit de l'industrie allemande qui pillait non seulement les trésors du pays, mais ses brevets et ses idées. M. René Barthélemy, par exemple, un des artisans français du radar, fit faire à la télévision un progrès considérable, puisqu'il dota la jeune science de l'image à mille lignes au moment même où les Américains s'arrêtaient à 540. De même M. Leprince-Ringuet avança ses recherches sur les rayons cosmiques et fit construire dans les Alpes, à 3.650 m. d'altitude, une station, qui est à l'heure actuelle la première de l'Europe.

La tâche la plus urgente, dès la Libération, était de réorganiser laboratoires et observatoires de science pure et appliquée en dehors même de l'Université dont les besoins relèvent plus de l'enseignement que de la recherche. Ce fut l'œuvre du Centre National de la Recherche Scientifique qui existait déjà avant la guerre mais qui a pris depuis une importance considérable et qui a l'ambition d'être un exemple pour les autres pays. Un de ses principes les plus révolutionnaires est qu'il n'y a plus de distinction entre la science théorique et la science pratique ou industrielle, parce que le savant ne peut plus aujourd'hui se désintéresser de l'usage qu'on fera de ses recherches. En 1945, le Centre National, qui comprenait jusque-là les sciences mathématiques, physiques et biologiques, se proposa d'embrasser désormais le domaine des sciences humaines ou de l'esprit : géographie et histoire, archéologie et anthropologie, droit et sociologie, linguistique et même littérature. Il conserva la hiérarchie qui avait été établie à sa fondation, à savoir : stagiaire, chargé

de recherches, maître et directeur pour les savants proprement dits; agent, aide collaborateur et directeur pour les techniciens. Disposant d'un budget de plus d'un demi-milliard de francs, il confère des bourses et des allocations qui vont non seulement à des personnes mais à des établissements et des publications. Le Centre National a ainsi sauvé de la disparition nombre de revues et de bulletins où s'enregistre le travail des laboratoires français.

Mais là ne s'est pas bornée son action bienfaisante. Il s'est préoccupé de coordonner le travail scientifique en supprimant les doubles emplois et de créer des laboratoires nouveaux ou d'orienter les anciens vers de nouvelles recherches. Il a, en somme, un droit de regard sur toutes les œuvres scientifiques du pays, universitaires ou privées, mais il contrôle directement 35 établissements, à commencer par ceux de Bellevue qui comprennent une station expérimentale du Froid, un laboratoire du magnétisme (avec le grand électro-aimant de l'Académie des Sciences), des laboratoires de chimie, de biologie, etc... Il faut y ajouter un Laboratoire d'astrophysique à Paris; et une station astronomique, à Forcalquier, qui promet d'être la mieux équipée du Continent; la station de rayons cosmiques de l'Aiguille du Midi; le Laboratoire de synthèse atomique d'Ivry, etc, etc... Parmi les projets d'une réalisation plus ou moins prompte, mentionnons une grande cité scientifique à Gif, près de Paris, un Institut d'optique électronique et un Bateau océanographique national. Ce n'est évidemment que dans quelques années que tous ses efforts commenceront à porter leurs fruits.

Comme en tous les pays, c'est la physique atomique qui attire le plus la curiosité des esprits. A cet égard, la France avait, en 1940, une avance considérable. D'une part, dans le domaine de la mécanique ondulatoire, les travaux de Louis de Broglie et de son école étaient devenus universellement célèbres; d'autre part, ceux de Frédéric Joliot et de sa femme Irène Curie, sur la chimie nucléaire, ne l'étaient pas moins et l'histoire dira un jour le rôle que ces deux savants ont joué dans l'utilisation de l'énergie atomique. Les premiers travaux ont permis un nouveau progrès récent dans l'optique électronique. On sait que le microscope à électrons multiplie aujourd'hui par quinze et même par vingt le grossissement du microscope ordinaire. Jusqu'à ces derniers temps, on croyait ne pas pouvoir dépasser une amplification de 100.000. Or, voici que M. Claude Magnan, qui est sous-directeur du Laboratoire de M. Maurice de Broglie, au Collège de France, vient de décupler encore cette puissance en utilisant, au lieu d'électrons, des protons ou noyaux d'hydrogène-

ne qui sont presque 2.000 fois plus lourds. Si cela ne permet pas de «voir» les atomes, du moins cela va donner la possibilité de prendre l'image des groupes moléculaires dans la mesure où les projectiles atomiques ne les détruiront pas.

Dans la chimie nucléaire, M. Joliot poursuit ses travaux en vue d'utiliser l'énergie des «fissions» radioactives. On sait qu'il dirige le Haut-Commissariat de l'Energie atomique créé par le gouvernement français. Cet organisme officiel est maintenant en pleine activité. Il est administré par l'ingénieur Dautry et comprend quatre commissaires scientifiques : Mme Joliot, MM. Auger, Perrin et le général Dassault. Des physiciens, des géologues et des biologistes composent le personnel de recherches. L'équipement fondamental consiste en le grand cyclotron du Collège de France, les hautes tensions (jusqu'à 5 millions de volts) du Laboratoire de synthèse atomique, et les radio-éléments naturels de l'Institut du radium. Ces sources radioactives sont en quantité très limitée et il en faut beaucoup pour fabriquer les «piles» à énergie atomique. Aussi le Haut-Commissariat a-t-il créé un service important de prospection des minéraux radio-actifs, en particulier de l'uranium. Il y a de l'uranium et du thorium en France; on en a découvert des gisements en Saône-et-loire et dans le Puy-de-Dôme. Une équipe de 68 prospecteurs a été constituée parmi les jeunes géologues. La moitié est répartie en France, l'autre moitié dans les territoires d'outre-mer, sous la direction de professeurs et de spécialistes. Ils ont formé un grand nombre d'aides et sont munis des appareils de détection les plus perfectionnés. Les premiers résultats sont très encourageants. L'exploitation est commencée dans la région d'Autun. Les ateliers de concentration du minerai sont presque achevés. Une usine de purification des sels d'uranium a été installée à la poudrerie du Bouchet.

Un grand terrain a été acquis aux environs de Paris pour y construire un centre d'expériences. Il est prévu qu'on construira deux piles atomiques, l'une à l'eau lourde, l'autre, dix fois plus importante, au graphite. Il faudra deux ans pour les achever. Pendant ce temps on édifiera loin de Paris et des centres urbains, en pleine campagne, une Centrale d'énergie de grande puissance. Il n'est point question, — et M. Joliot-Curie l'a formellement déclaré — de fabriquer des armes atomiques. Le but du Haut-Commissariat est de rattraper l'avance américaine, mais en orientant exclusivement les efforts vers les applications utiles à l'humanité. Le gouvernement français est donc à l'aise pour se soumettre d'avance au contrôle international qui a été prévu par les Nations unies et le Conseil de sécurité. M.

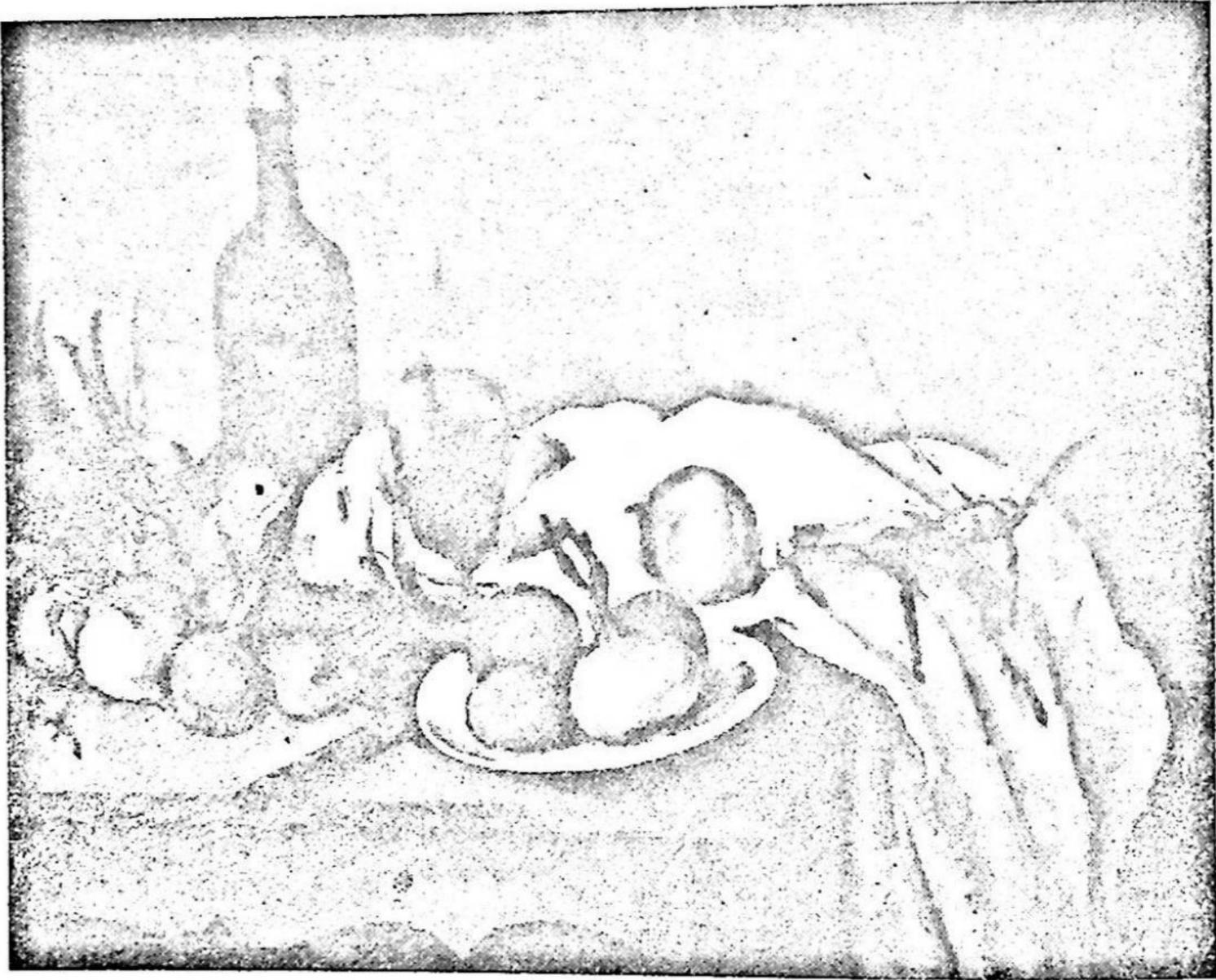
Joliot est d'avis, d'ailleurs, que l'élimination de l'arme atomique ne peut se faire que dans le cadre du désarmement général. Nous n'en sommes, hélas, pas là, mais il faut se garder du pessimisme dans un problème où le sort même de la civilisation est en jeu.

Si, dans le domaine physique, les atomes sollicitent le plus l'attention, dans le domaine biologique, se sont les substances microbicides (ou comme on dit «abiotiques») du type pénicilline. Le but est de les employer à combattre les maladies irréductibles comme la tuberculose et le cancer. Deux ordres de recherches françaises sont à signaler à cet égard. D'abord les travaux du professeur Hollande, de Montpellier, sur la «clitocybine», suc de champignons alpestres qu'on appelle «ronds-desorcière». Dans une communication récente à l'Académie des Sciences (28 mai), M. Hollande relate des expériences qui montrent nettement la destruction *in vitro* du bacille tuberculeux par un des produits qui forment la clitocybine. D'autre part, l'auteur a déjà établi que cette substance détruit les lésions du cobaye tuberculeux. Il y a donc de ce côté un grand espoir.

D'un autre côté, M. Ramon, l'inventeur des anatoxines, étudie depuis de longs mois, à l'Institut Pasteur de Garches, un autre abiotique extrait du «bacille subtil». Ce produit, qui s'appelle la «subtiline», tue un grand nombre de virus. Il n'est pas impossible que tous ces efforts convergents aboutissent quelque jour à une victoire complète sur les fléaux qui redoublent de malice, dans l'état de misère physiologique où se trouvent la plupart des populations du monde.

Léon Degand : CEZANNE ET SA POSTERITE

Cézanne paraît aujourd'hui au comble de la gloire posthume. Il est le père de toute la peinture moderne et, dans la plupart des milieux avertis, il serait indécent de mettre en doute cette paternité. D'autant plus qu'elle est revendiquée par la grosse majorité des peintres eux-mêmes. Car, en peinture, et en art, en général, ce sont les enfants qui se créent des parents, qui les choisissent à leur image, et leur imposent des obligations



Une nature morte de Cézanne.

paternelles dont ces infortunés ancêtres seraient peut-être fort embarrassés. Imagine-t-on, en effet, la stupeur de Cézanne, s'il pouvait contempler les œuvres de deux familles de peintres, les Cubistes et un grand nombre d'Abstraites, respectivement ses enfants et ses petits-enfants ?

Non, Cézanne n'avait pas voulu cela. Et, de même que certains Cubistes, aujourd'hui plus que sexagénaires et fidèles aux découvertes de leur jeunesse et de leur maturité, ne peuvent reconnaître leur part de responsabilité dans les créations exclusivement non-figuratives de leurs cadets, de même il y a beaucoup de chances que Cézanne aurait refusé son patronage aux inventions des Cubistes qui lui vouent un culte.

Quelle était la situation au moment où Cézanne se mit en demeure de poursuivre son démon personnel ?

Les Impressionnistes venaient de procéder à une révolution radicale. Leurs devanciers, les Réalistes, les Naturalistes, vivaient de l'ambition de représenter les choses *telles qu'elles sont*. J'entends bien qu'ils ne prétendaient pas nous restituer le monde extérieur dans sa réalité métaphysique et absolue, puisque nul ne peut se vanter de la connaître, qu'ils se contentaient des apparences, et, même, d'une certaine idée, conventionnelle et courante que l'on se fait de ces apparences. De plus, ils n'étaient pas sans sacrifier à des règles de composition et de convenance picturales, sans quoi il ne saurait être de peinture, même académique. Il n'empêche qu'ils visaient à l'objectivité documentaire.

Les Impressionnistes renversèrent ce point de vue. Ils prirent nettement le parti de représenter les choses *telles qu'on les voit* et, se conformant à un précepte en honneur à leur époque, notamment en littérature (voyez le Symbolisme), ils comprirent qu'en suggérant les choses, on les montre de manière beaucoup plus saisissante.

Leur action porta sur la couleur. Ils devinèrent qu'en divisant le ton en ses composantes pures, en suggère beaucoup plus intensément le ton désiré, grâce au mélange optique. Claude Monet avait aperçu, à Londres, que certains blancs de Constable ne sont si éclatants que parce qu'ils sont nourris de mille nuances colorées. Les Impressionnistes s'enivrèrent de cette aubaine, au point d'oublier que le tableau n'est pas seulement une bouleversante impression chromatique, mais aussi une construction bien charpentée et musclée. (Ils n'en produisirent pas moins des chefs-d'œuvre, car, en art, il n'est pas d'erreurs de principe, il n'est que des réussites ou des échecs).

Cézanne prit conscience du caractère invertébré de la peinture de ses contemporains, et il se fixa le programme suivant : faire de l'impressionnisme quelque chose d'aussi durable que l'art des musées. Ce sont ses propres termes. Comme les Impressionnistes, et contrairement aux habitudes des Réalistes naturalistes, il s'en alla cultiver des impressions d'après nature,

dans la nature, en faisant le mieux possible abstraction des conventions traditionnelles. Fidèle au principe de la peinture claire, introduit par les Impressionnistes, il réintégra cependant les bruns, que nos révolutionnaires avaient bannis par haine du bitume réaliste. Mais, au lieu de porter son attention exclusivement sur les jeux de la lumière, que traduit la seule couleur, il s'intéressa aussi aux jeux de la forme.

J'ai dit que la révolution des Impressionnistes résidait dans le fait qu'ils désiraient représenter les choses telles qu'on les voit. A l'objectivité des Réalistes il substituait donc la subjectivité du peintre, en toute franchise. Cézanne suit leur mot d'ordre, puisque, à la subjectivité dans le domaine de la couleur, il joint la subjectivité dans celui de la forme. A une impression chromatique il ajoute une impression formelle. Malgré cette différence essentielle, Cézanne est donc bel et bien un Impressionniste, mais un Impressionniste plus complet, quoi qu'en aient dit certains théoriciens cubistes, enclins à ne voir en Cézanne que leur initiateur dans la construction des formes et non le peintre qui choyait sa «*petite sensation*», c'est-à-dire, sa *petite impression*.

Bien qu'il ait parlé de tout traiter par la sphère, le cône et le cylindre, du moins en principe, Cézanne visait surtout à révéler, par sa peinture, les lois géométriques qui, lui semblait-il, régissaient ses modèles. Ses déformations et sa perspective étaient sans doute *affectives*, comme l'a écrit André Lhote, mais orientées par l'expression fidèle du modèle qu'il avait sous les yeux. Et c'est d'un bon Impressionniste que le choix de ses couleurs, pour arbitraire qu'il parût, ait toujours été justifié par la nécessité de reproduire la réalité des impressions reçues et celle de respecter des lois du chromatisme.

L'art de Cézanne reste donc tributaire des injonctions de la nature et de certaines lois de la physique. Cette limitation, il nous serait facile, aujourd'hui, de la mettre au compte de la timidité de Cézanne. Il nous est cependant indispensable de ne pas la perdre de vue, car c'est elle qui sépare Cézanne de ses enfants Cubistes et, davantage encore, de ses petits-enfants Abstracts.

Cézanne, en se soumettant à sa «*petite sensation*», s'imaginait peut-être se conformer, mieux que ses prédécesseurs Réalistes et Impressionnistes, à un certain *ordre cosmique*, inscrit dans les natures mortes et les paysages qu'il dépeignait. Du moins, c'est ce que des commentateurs de son œuvre tendent à nous démontrer. Les Cubistes, au contraire, n'entendirent plus

se conformer qu'à un certain *ordre plastique*, auquel ils plièrent, sans scrupule, les données de la réalité du monde visible. Il y a un monde entre les deux.

Un monde d'intention, me fera-t-on observer. Cézanne aussi, en fait, pliait la réalité à une volonté plastique. Sans doute. Mais Cézanne tempérerait sa passion de la plastique d'un désir irrépressible d'obéir à la réalité. Or, la situation est totalement inversée chez les Cubistes, du moins dans leurs œuvres les plus significatives et les plus audacieuses. Et de leur tendance à la plastique pure, tout un groupe de peintres a conclu à la possibilité, à la nécessité d'abandonner tout recours au monde extérieur : ce sont les Abstraites. Avec eux naît une peinture nouvelle. L'intention était donc déterminante.

On comprend pourquoi Cézanne, l'Impressionniste, l'homme qui peignait «d'après nature», serait plutôt gêné d'être l'ancêtre de ces peintres qui ne rêvent que d'inventer, même s'ils ne s'entendent pas entre eux.

René Bertelé : OU EN EST LA POESIE EN FRANCE ?

Une enquête du journal sur les livres les plus demandés en librairie à Paris concluait récemment : «La poésie est en baisse. Aucun intérêt chez l'acheteur pour les nouveautés poétiques...»

On peut se demander si cette formule à l'emporte-pièce rend tout à fait compte de l'un des «marchés» les plus subtils : celui des livres de poésie. Elle vaut pourtant la peine qu'on s'y arrête, si l'on considère (avec Valéry) qu'il n'est pas sans intérêt de tenir compte de la consommation quand on parle de la production, fût-elle de toutes la plus spirituelle.

La poésie française dont les critiques, les éditeurs, souvent les poètes eux-mêmes, ont proclamé un peu bruyamment la «renaissance» pendant quatre ans, dans tant de revues, de journaux et de plaquettes, serait-elle aujourd'hui brusquement menacée de désaffection ? Crise de poésie ? Peut-être. A vrai dire, si «crise» il y a, elle n'est que de mue ou de croissance et résulte avant tout, comme les autres, d'une inflation.

De 1940 à 1944, une vague lyrique suscitée par quatre années de luttes, de dangers et d'espairs, a déferlé, on le sait, sur la France. En même temps, la poésie française, naguère parvenue à l'extrême pointe de son effervescence et de son émancipation avec un Claudel, un Fargue, un Max Jacob, un Cocteau, avec surtout les surréalistes, après tant de débordements audacieux et magnifiques, rentait sagement dans son lit : ce «lit», c'était le développement d'un sujet, les idées et les sentiments généraux, la rhétorique, voire la prosodie. Brusquement les plus intransigeants des surréalistes se souvenaient de Victor Hugo, parfois de François Coppée. Les poèmes de guerre d'Aragon, d'Éluard, d'Emmanuel, de Jouve ou de Supervielle témoignent bien de ce retour à une conception plus traditionnelle de la poésie. S'il nous a valu parfois d'admirables réussites dans la mesure où quelques poètes, parmi les plus grands, ont su faire passer dans leur chant les échos du drame universel tout en restant fidèles à leurs plus intimes démons (*Poésie et Vérité* 42 d'Éluard, *Labyrinthes* et *Exorcismes* de Michaux, *Exil* de Saint John Perse en apportent la preuve), il n'en va pas de même, il faut bien le dire, pour toute une troupe bruyante de plus ou moins jeunes poètes dont les titres civiques, les accents généreux et parfois l'habileté ont pu un moment en imposer — mais n'ont su pourtant empêcher que leurs noms ne s'oublient déjà. Lieux communs banals, fade rhétorique, médiocres imitations des plus mé-

diocres morceux d'anthologie artificiellement assaisonnés à la mode mi-surréaliste, mi-héroïco-sentimental du jour : c'est de cette poésie que le lecteur français est aujourd'hui un peu las. Les bons sentiments ne suffisent pas, hélas, à faire de la bonne poésie et il est peut-être vrai que, comme l'écrit très lucidement, dans un récent article, Pierre Reverdy : «Le poète ne peut aller à la barricade et chanter la barricade en même temps. Il faut qu'il la chante avant ou après. Avant, c'est plus prudent ; ce qui revient bien à dire que l'homme est d'autant plus engagé que le poète l'est moins...»

Pourtant, alors que s'établissent des renommées passagères, quelques sources sont nées ou ont continué à couler dans l'ombre, s'enrichissant de toutes les alluvions du temps, mais sans trouver dans le malheur prétexte à chantage : un Patrice de La Tour du Pin qui, dans son dernier recueil *Une somme de poésie*, poursuit, en de très beaux vers, l'évocation de son royaume merveilleux et inaccessible ; un René Char, poète venu du surréalisme, dont la démarche solitaire et si authentique représente sans doute aujourd'hui l'un des signes les plus valables de la redécouverte d'un langage poétique ; un Guillevic, dont la mythologie élémentaire si personnelle et l'écriture très dense font de sa poésie l'une des expériences les plus originales de ces dernières années ; un Jean Follain qui, dans ses tableaux de petit format, nous inquiète et nous fait rêver ; un Raymond Queneau, acide, fruste et ironique dans ses lourdes plaintes picaresques. Un Aimé Césaire qui a su nous rendre, en de vastes foulées lyriques, sous une forme savante inspirée des grands symbolistes, l'odeur sauvage de son pays natal.

Ces quelques noms, auxquels il faudrait ajouter ceux de plus jeunes, permettent d'espérer, avec la fin de l'inflation poétique, cette reprise de conscience, cet effort d'approfondissement et de sincérité qui, jointe au souci de l'invention d'un verbe personnel, conditionnent toute création poétique.

Mais surtout deux poètes, connus et aimés jalousement d'un petit nombre avant la guerre, ont vu, ces derniers temps, leur audience et leur renommée grandir de façon considérable. Je veux parler d'Henri Michaux et de Jacques Prévert.

L'expérience du premier est la plus singulière et pourtant la plus significative. On trouve dans ses fables, apparemment si gratuites, la texture profonde de l'air de notre temps, son climat affectif le plus exact (*La Grande Carabagne*, *le Pays de la Magie* sont notre pays à tous) ; dans ses poèmes, directs, dépouillés, stridents comme un cri, la voix d'un homme aux prises avec des difficultés, des interdits, des angoisses qui sont les nôtres. Et

Plume, son héros familier, est une manière de figure exemplaire. Un critique pouvait écrire récemment que l'œuvre d'Henri Michaux apparaissait comme «l'histoire universelle des mythes de l'homme».

Cette histoire — ou cette épopée —, nous est contée aussi sur un tout autre ton, mais aussi puissamment authentique, par Jacques Prévert. Ses énormes «inventaires» qui rapprochent les choses et les hommes apparemment les plus étrangers dans des rendez-vous à la fois cocasses et tragiques, où éclatent en même temps l'invective, l'hilarité et la tendresse, disent un monde injuste, absurde et incohérent. Au bout du compte, on y voit luire comme un espoir de vérité d'une morale naturelle : celle du peuple ou de l'enfant. Par l'ampleur de son registre, la poésie de Prévert, qui est avant tout un homme de cinéma, est peut-être aujourd'hui la seule qui puisse toucher un public aussi vaste et aussi varié. Le succès récent de son recueil *Paroles*, dont quinze mille exemplaires ont été épuisés en quelques semaines, dit bien qu'il est actuellement le poète populaire français par excellence (et qu'on vend encore des livres de poésie à Paris...)

Prévert, Michaux, deux tempéraments et deux œuvres si différents ! Pourtant, à y regarder de près, plus d'un trait commun les unissent. Tous deux partent d'une destruction de la poésie traditionnelle et, de cette rupture, font jaillir un lyrisme qui est bien celui d'une époque déçue, en proie aux stagnations morales et aux tentations du cynisme : un lyrisme âpre, réaliste, plein d'humour. Dans l'œuvre de l'un et de l'autre, on respire un air tonique, cher à nos poitrines privées d'ozone : celui de la liberté. L'un et l'autre, loin d'aller chercher leur inspiration dans des recettes scolaires, ont rechargé la poésie française d'un potentiel nouveau : l'expérience du réel, du quotidien, vus par des yeux neufs, épouvantés ou émerveillés, mais toujours singulièrement perçants — et cela sous la forme la plus spontanée : celle de l'anecdote, de la confidence ou du monologue.

Ces deux poètes, aboutissement d'une longue démarche de la poésie française, depuis Baudelaire et Rimbaud, à travers Apollinaire, Fargue et Éluard, et qu'on pourrait nommer «réalisme magique», nous proposent peut-être la solution de la crise que nous venons d'évoquer : elle n'est pas plus, cette solution, dans la synthèse hasardeuse de formules anciennes que dans une décantation excessive de la poésie portée aux limites de l'expérience mystique — mais dans une prise de conscience à la fois plus libre, plus ample et plus aiguë de l'homme et du monde. Telle est, d'ailleurs, toute de connaissance, la vraie tradition de la poésie et aussi de l'art français.

Jacques Prévert : LA GRASSE MATINEE

Il est terrible
le petit bruit de l'œuf dur cassé sur un comptoir d'étain
il est terrible ce bruit
quand il remue dans la mémoire de l'homme qui a faim
elle est terrible aussi la tête de l'homme
la tête de l'homme qui a faim
quand il se regarde à six heures du matin
dans la glace du grand magasin
une tête couleur de poussière
ce n'est pourtant pas sa tête qu'il regarde
dans la vitrine de chez Potin
il s'en fout de sa tête d'homme
il n'y pense pas
il songe
il imagine
une autre tête
une tête de veau par exemple
avec une sauce
au vinaigre
ou une tête de n'importe quoi qui se mange
et il remue doucement la mâchoire
doucement
et il grince des dents
doucement
car le monde se paye sa tête
et il ne peut rien contre ce monde
et il a beau répéter depuis des jours
ça ne peut pas durer
ça dure
des jours
des nuits, — ça dure des jours et des nuits
sans manger
et derrière la vitre ces pâtés
ces bouteilles
ces conserves
poissons morts protégés par des boîtes
boîtes protégées par les flics
flics protégés par la crainte
que de barricades pour six malheureuses sardines

un peu plus loin c'est le bistrot
café-crème et croissants chauds
sandwiches
l'homme titube
et dans l'intérieur de sa tête
un brouillard de mots
sardine manger
œuf dur café-crème
café arrosé rhum
0 franc 70
café-crime
café-crime arrosé sang
Un homme très estimé dans son quartier
a été égorgé en plein jour
et l'assassin lui a volé
deux francs
soit un café arrosé
0 franc 70
deux tartines beurrées
0 franc 50 × 2
un franc
et 20 centimes pour le pourboire au garçon
La foule a lynché l'assassin
le vagabond
et tout le monde est reparti
vaquer à ses occupations.

(extrait du journal TERRE DES HOMMES, 24 novembre 1945)

. **Henri Michaux : TROIS POEMES (*)**

Nausée ou c'est la mort qui vient ?

Rends-toi, mon cœur.
Nous avons assez lutté.
Et que ma vie s'arrête.
On n'a pas été des lâches,
On a fait ce qu'on a pu.

Oh ! mon âme,
Tu pars ou tu restes,
Il faut te décider.
Ne me tâte pas ainsi les organes,
Tantôt avec attention, tantôt avec égarement,
Tu pars ou tu restes,
Il faut te décider.
Moi je n'en peux plus.

Seigneurs de la Mort
Je ne vous ai ni blasphémés ni applaudis.
Ayez pitié de moi, voyageur déjà de tant de voyages sans valises,
Sans maître non plus, sans richesse et la gloire s'en fut ailleurs,
Vous êtes puissants assurément et drôles par dessus tout,
Ayez pitié de cet homme affolé qui avant de franchir la barrière
[vous crie déjà son nom.

Prenez-le au vol,
Qu'il se fasse, s'il se peut, à vos tempéraments et à vos mœurs,
Et s'il vous plaît de l'aider, aidez-le, je vous prie.

(ECUADOR)

Repos dans le malheur

Le Malheur, mon grand laboureur,
Le Malheur, assois-toi,
Repose-toi,
Reposons-nous un peu toi et moi,
Repose,
Tu me trouves, tu m'éprouves, tu me le prouves,
Je suis ta ruine.

*Ces trois poèmes ont été choisis parmi ceux qui composent l'anthologie qu'a dressée René Bertelé, dans le volume de la collection «Poètes d'aujourd'hui» consacré à Henri Michaux. Editions Pierre Seghers. Paris, 1946.

Mon grand théâtre, mon havre, mon âtre,
Ma cave d'or,
Mon avenir, ma vraie mère, mon horizon,
Dans ta lumière, dans ton ampleur, dans ton horreur,
Je m'abandonne.

(PLUME précédé de LOINTAIN INTERIEUR)

Un Fragment

.....
Voici qu'est venue l'Epoque dure, plus dure que la dure condition
de l'homme.

Elle est venue l'Epoque.

Je ferai de leurs maisons des lieux de décombres, dit une voix.
Je ferai de leurs vaisseaux qui voguent sur l'eau des pierres qui
coulent rapidement.

Je ferai de leurs familles des hordes terrifiées.

Je ferai de leurs richesses ce que d'une fourrure font les mites,
n'en laissant que le spectre, lequel tombe en poussière au
moindre geste.

Je ferai de leur bonheur une sale éponge qu'il faut jeter, et leurs
projets d'autrefois plus comprimés que le corps de la punaise
persécuteront leurs jours et leurs nuits.

Je ferai planer la mort en vérité et en réalité et malheur à qui
se trouvera sous ses ailes.

Je culbuterai leurs dieux d'une monstrueuse culbute et dans ses
débris éparpillés ils trouveront des dieux qu'ils ne se sa-
vaient pas et dont la perte les fera souffrir encore davantage.

Lugubres, lugubres mois !

Lugubres comme cantonnement inondé par surprise.

Lugubres comme le blockhaus aperçu tout à coup et trop tard,
trop tard son embrasure mince semblable à un mauvais œil
plissé, mais ce qui en sort est autrement pénétrant.

Lugubres comme un croiseur sans escorte aérienne, le soir, près
des unités ennemies, tandis qu'on entend des bruits dans le
ciel que l'on identifie que trop bien quoiqu'encore faibles,
mais ils grossissent si épouvantablement vite, et le croiseur
s'en va, zizaguant comme une phrase maladroite qui ne ren-
contre pas le lit de l'histoire.

Lugubres... et pas finis.

(LABYRINTHES)

Jean F. Briere :

J'avais vu des hommes mourir sous le chloroforme des prières, la lenteur des gestes sacramentels dessinés dans le reflet des cires. Et dans une chambre où l'araignée macabre tissait un silence lourd, des existences haleter parmi des ombres agenouillées. Mais je n'avais pas encore vu :

LA MORT DES BŒUFS

De la rumeur du marché au bétail, le premier descendit nerveusement avec un beuglement d'orgueil, une sorte d'ivresse, une joie de bondir, d'être libre et de brouter au ras de la colline l'opulente prairie du ciel. Il fit pirouetter son conducteur, un paysan sans âge, l'obligea à danser, glisser, courir. Puis, ramassé sur soi comme s'il longeait un couloir menant à de vagues arènes, il marcha avec des frémissements de tout l'être, la tête légèrement inclinée, prêt à la lutte.

Mais de nos jours, l'homme a abjuré l'âpre magnificence des jeux du cirque où le taureau et le banderillo côtoient des abîmes fleuris de mains éperduement exaltées et de cris perçants comme des flèches. Il organise des guet-apens que réprouve pourtant le code d'honneur des bêtes. Il assassine lâchement sans s'exposer, depuis que l'évolution lui a donné la position verticale. Il inflige une mort malpropre et sans gloire à ses frères de l'espèce, et se pare grotesquement du titre de Roi de la Création.

Et pourtant le bœuf marqué au front par les jougs durs que portèrent ses aïeux attelés au moulin primitif, avec la nostalgie confuse du cirque, le bœuf souple sur ses jarrets robustes voudrait jouer dangereusement sa vie dans un de ces spectacles forcément beaux et tragiques, jouer sa vie horizontale contre une vie verticale et sous les yeux de n'importe quelle foule, l'assemblée des arbres suffirait, ou mieux toute cette lignée de taureaux fiers, solides, durs à la peine, qui broutent maintenant dans son regard — un matin de grand soleil comme aujourd'hui, force contre force, ruse contre habileté, trouver une fin choisie devant le rideau pourpre du dernier théâtre, après avoir planté ses cornes jeunes et lisses comme de l'acajou poli, effilées en pointes d'étoiles, dans la poitrine d'un homme. Et sentir moins le poignard cruel que, sous le geste clair et vif de

l'adversaire, ce jaillissement de dentelle amarante au bord de la blessure.

C'est ce rêve d'ardeur et de volupté qu'il voudrait proposer à l'homme, à ces hommes qu'attend une vieillesse équivoque sur une paillasse puante. Ou l'agonie horrible dans la salle commune de la prison ou de l'hôpital. Ce rêve qu'il exhale peut-être comme un souverain appel dans un beuglement bref et clair comme un claquement d'étendard.

Mais il se cabre devant une masse informe à quoi s'attaquent de grands coups de machette qui font penser à un abatage d'arbres. Puis il hume dans l'air une odeur chaude, douceâtre, sale, une odeur de vache qui vèle. Une odeur de vie, l'odeur crue de la cruauté.

Il est déjà attaché. Le bourreau, un visage sans expression, avec de la lourdeur aux lèvres, se signe avec sa dague. Se met en garde comme à un combat d'escrime. Menace et vlan' entre les épaules, le touche juste au sommet du cœur. Et du sang jaillit, en même temps qu'un cri de souffrance et de révolte, de haine et de reproche, comme si le cri et le sang étaient partis en même temps du cœur. Et les bondissements de la bête trahie promènent au-dessus du sol un large ruban rouge qui lui mouille les sabots, éclabousse le mufle. Et trace sur la terre grasse des demi-cercles maladroits, des patés à l'encre rouge. Puis s'écoule en des ruisselets que lèchent avidement les chiens gras et cruels.

Haletant, le bouveau titube. Ses yeux grands ouverts légèrement colorés de verdure, hantés de la claire beauté des champs ; ses yeux, d'un pathétique atténué d'inconscience, s'emplissent d'un fin brouillard. Les jambes s'écartent tremblantes. Le bourreau le bouscule. Il tombe sur les genoux. A peur de ce contact avec le sol. Se relève en proie à une panique indescriptible puis, sous le poids invincible de ce qui devient lentement un cadavre, s'affaise définitivement. La bête se raidit en des convulsions atroces, tandis qu'il lui coule des lèvres une salive gluante et verte. Puis se couchant sur le dos, ramassant ses forces ultimes dans un jet superbe et orgueilleux de la tête en arrière, il plonge ses cornes dans la terre molle, offrant son mufle noir et sale au soleil ardent, témoin de ce crime banal et sans art.

Et son regard, un beau regard agrandi d'homme, s'emplit jusqu'au bord comme un miroir, de l'immensité du ciel immaculé.

Essuyant sa dague du revers de la manche, le bourreau sourit.

.....
Le second, un taureau maigre et patient, avait cette laideur

innocente des bêtes, qui confine à la bonté. Était-il jeune mais usé à des tâches meurtrières ? Vieux et vidé d'illusions ?

Son regard globuleux était calme et résigné. Sur des terres avares, par les étés étouffants de chez nous, il a accoutumé de vivre de peu, de quelques herbes sauvages, portant à l'aube des épis de gouttes de soleil qui caressent au fond de la gorge sa vieille soif des vaines pâtures sur les berges de la Grand'Anse.

On l'y a mené ce matin. Le brouillard descendait le courant, embarcation fantôme. Et quand il s'est penché pour boire, un mufle est venu à la rencontre du sien, sur un fond de ciel humide et mobile, un mufle pareil au sien, large et noir qui buvait en même temps que lui, de la même soif, la même eau. Un taureau aux grands yeux doux, un frère de chaîne sans doute. Il lève la tête, jouit de l'air frais, du spectacle des files de paysans descendant la colline voisine toute émaillée de bon-bongnins puis rencontre à nouveau le fraternel regard. Beugle. Ecoute de l'autre côté de la montagne une voix qui serait l'ombre de sa voix, lui répondre. Et machinalement monte vers la route.

C'est le marché au bétail. Peut-être va-t-il revoir l'apparition des eaux claires et miraculeuses de cette Grand'Anse où les pieds rencontrent une boue poisseuse à travers laquelle on devine le ciel ? Il cherche avidement. Beugle. Parfois il croit entendre la réponse imprécise et lointaine mais le marché l'étouffe rapidement dans sa rumeur chaude et cotonneuse. Des paysans parlent à côté de lui. Le tâtent. Va-t-il changer de paturages ? On l'emmène. Il trouve sur un terrain vague le premier bouvillon, couché, immobile. Un homme, par une entaille faite au genou du cadavre, s'est mis à souffler de tous ses poumons, tandis que les bâtons des aides font circuler l'air sous la peau de la bête, à grands coups drus.

Les hommes, pense le taureau, ont des jeux ridicules et criminels. Puis il promène un regard lent et plein d'attention sur le ciel moins beau que celui d'à travers le miroir de l'eau, avec sa glaçure derrière le mufle miraculeux. Pour quelle chapelle de campagne les paysans pillent-ils chaque matin la floraison lumineuse du ciel ? Et tout à coup on lui a cloué le cœur. A quoi ? Pourquoi ? Contre quoi s'est-il blessé ? L'arbuste auquel il est attaché n'a pas une feuille (peut-être pour avoir vu clouer trop de cœurs de bêtes ?), pas une épine. Un homme est devant lui armé d'un coutelas rouge. Il a compris : l'homme et ses jeux criminels. Le sang coule faiblement.

Pas assez vite et vlan' un nouveau coup au même trou lui ouvre le cœur. Le sang par saccades s'évade de sa prison étroite.

Le vieux taureau se défend, tiré sur le licou qui résiste. Saute. Veut mourir, mais pas ici dans cette saleté... en courant en pleins champs, dans l'odeur enivrante des terres remuées. Ou sur l'eau, près du mufle fraternel. Il tremble, saoul, se heurte à des obstacles invisibles, et lentement choit de toute sa masse. Un museau assassin et tout marbré de sang le flaire avec crainte. Le vieux taureau lève la tête, voit qu'on amène un nouveau fringant qui danse et fait le beau. Oh ! l'avertir de... mais il ne peut se lever et tout beuglement est tari dans sa gorge. Il cherche le ciel avant l'asphyxie complète. Et peut-être a-t-il vu un immense taureau blanc emmitoufflé d'un nuage, tenant le soleil entre ses cornes, qui fonce sur le marché...

Une paysanne caquète avec un paysan.

.....

Dès qu'il se sentit touché à mort par la vulgaire banderille du tueur, d'un cou sec, le troisième fit sauter la corde usée, fonça sur la campagne en des foulées géantes tombant comme des bruits de massues sur le sol, se fraya un passage parmi les hautes herbes, comme un vent d'orage, la queue haute, la tête baissée, dressant les cornes, — pièges lisses ; écumant de ne rencontrer ni la vareuse d'un paysan tueur de bêtes, ni la poitrine molle d'un de ces lâches carnivores au nom d'homme ; voulant fuir le flot de sang qui mouille ses jambes d'une insupportable sensation de faiblesse. Il saute un obstacle. Tombe. Repart. Retombe. Se relève. S'alourdit. Ralentit sa course, raclant et ruminant du sang, des herbes et de la rage. Lève le mufle. Happe une chaude bouffée de lumière. Lance un beuglement long comme un blasphème aux hommes et aux dieux. Se retourne. Montre un bouquet rouge noué à son cou musclé comme une couronne de dérision. Et tombe en plein soleil comme une victime païenne un jour de sacrifice.

Sur le chemin parcouru par la bête aux abois, toutes les plantes étaient fleuries de corail. Et quand le tueur vint enlever le couteau du corps de l'animal, le taureau fixement regardait devant lui...

.....

Le quatrième avait flairé la grasse et dure odeur du meurtre. C'était une bête magnifique dont en d'autres temps on aurait fait un dieu. Les cornes avaient une grâce particulière dans la courbe et lui sortaient du front comme un symbole de puissance. Ses yeux étincelants semblaient s'ouvrir davantage pour assumer le plus large tableau du monde, des yeux d'eaux tranquilles.

Jésus dut avoir un regard aussi doux. Il fallut trois aides pour le conduire et l'attacher au-dessus de la terre fumante de sang.

Le bourreau sentit le besoin de caresser l'animal d'une main fraternelle. Le pelage était chaud et soyeux et la bête frémissait toute, sous cette caresse qui finit soudain en cruauté, à la pointe du poignard enfoncé par traîtrise dans la poitrine du dieu. Le taureau se cabre, et bondissant, brise la corde, offre au soleil un jeu de sang et se dirige vers le marché. Sauve qui peut général. Il renverse tout sur son passage : éventaires, passants, tonnelles. Tout. Souille de sang les étalages de toiles, indifférent aux clameurs de la foule ameutée :

— Lou garou ! Lou garou ! Baré ! Baré !
qui le suit armée de machettes et de bâtons. Saute plusieurs obstacles, et descend la route en trombe, provoquant une panique sans nom parmi les écoliers, bousculant les files de paysans, décorant de corail les cravates des spéculateurs et les robes des infirmières. Et tournant à gauche, tout à coup, fonce sur la Grand'Anse.

Sur la berge, un moment il hésite, liserant de rouge l'eau sale et gonflée. C'est la crue. Mais se sentant poursuivi par la meute qui descend la colline, résolument, il se lance vers la mort. Le courant est d'une violence inaccoutumée. L'eau rugit d'abord. Il ferait bon se laisser couler au fil de l'eau, vers quel havre ? Mais l'instinct de lutte le dresse contre le courant. Il a l'impression de trainer les ailes d'un moulin immense. Plonge. Reparaît. L'eau roule un sourd tonnerre. La bête avance en ligne brisée. Tout à coup, terre ! Il monte vers le rivage, lentement, déjà pris par le vertige qui précède la fin et comme un roc se dressait là, épaule minérale, il s'agenouille, pose la tête, regardant, au dessus de Moron, le ciel...

En arrêt sur l'autre berge. Et silencieuse. Et haletante : la foule.

.....

Le cinquième respirait par la blessure élargie deux fois au couteau. Et chaque expiration lançait de la poussière de sang. La narine s'ouvrait comme celle d'un cardiaque, la narine inutile et barbouillée de sang comme le trou que ferait une balle. Puis la bête expulsa avec un bruit de ruisseau le produit de la dernière digestion.

Devant lui, un enfant accroupi tenait un bol de sang coagulé, mâchant un air vaudou triste et syncopé. A côté, on ouvrait à

coups de machettes une immense cage thoracique où des mains sanglantes cherchaient je ne sais quel secret...

.....

Et comme je m'en allais de ce lieu de cruauté froide, je vis, le pelage fardé de sang, saôuls, couchés çà et là, les uns endormis, d'autres, l'œil lourd, la paupière enflée, le museau barbouillé de rouge, tous marqués de l'animalité la plus grossière, des chiens repus qui cuvaient du sang des taureaux, de taureaux orgueilleux et forts tombés sous le couteau de l'homme fratricide.

J. B. Cinéas : BON-DANSEUR (*)

Le surnom artistique — illustré par le succès, popularisé par le clairon trop bruyant de la Renommée— subtilement, imperceptiblement, se substitua au nom patronymique, — peut-être, un nom baroque de paysan. Le temps complice acheva l'étrange métamorphose : «Bon-Danseur», seul, survécut ; le nom de famille, le nom de baptême depuis longtemps n'étaient même plus des souvenirs : l'intéressé, tout le premier, avait aboli de sa mémoire l'un et l'autre.

Bon-Danseur ! Ses admirateurs enthousiastes l'avaient décoré de ce titre flatteur, destiné à la plus éclatante fortune. Bon-Danseur et aussi Beau-Danseur et surtout Grand-Danseur. Au cours de sa longue existence, cédant à son irrésistible vocation, il n'a jamais été tenté par d'autres activités ; il n'a connu que cette singulière carrière de danseur dont il a su tirer quelque gloriole et de consolantes bonnes fortunes, à défaut de fortune, tout court.

Jeune, il dut être beau. La vieillesse même, la triste et implacable vieillesse, ne réussit pas à le dédoré entièrement d'un reste d'élégance native : grand, svelte, souple, jusque sous les haillons, il portait encore beau et avait grand air. Sa démarche tremblotante semblait imiter — naturellement — le rythme de la danse et laissait comprendre l'éclat de ses débuts, l'engouement de la foule, l'admiration de la bande joyeuse et oisive des bourgs, des petites villes et de tous ces jeunes gens, bons nègres, passionnés de musique, passionnés de danse, passionnés de bruit. Et on comprend qu'il ait été «le cheval» favori des «esprits», encore qu'il ne fût jamais surpris, pratiquant au grand jour, par manque de foi sans doute.

Age d'or des esprits, des danses, des aventures ! Les esprits exigeants par plaisir, par malice, par méchanceté, tout le long de l'année, réclamaient de leurs dévôts, comblés de faveurs ou en expiation de quelques fautes imaginaires, des sacrifices dispendieux et sans nombre. La vie paysanne s'écoulait en cérémonies expiatoires ou propitiatoires. Par désœuvrement, par

*Nous devons à l'obligeance de Me. Dantès Bellegarde ce petit morceau extrait du livre inédit «Art et Artistes populaires».

goût, par piété, par besoin de distraction, par curiosité, tous — sans distinction de rang social, de fortune et de culture — tous, citadins ou paysans s'écrasaient à ces fêtes somptueuses et ruineuses. Il en était de célèbres : le Vaudou, à l'exemple de l'Eglise catholique, consacre certaines fêtes d'obligation. Les grands hounforts de renom réunissaient des dévôts, des « pitites-feuilles » (1) des curieux des régions les plus lointaines du pays.

La seule présence de celui que la Renommée devait, dans la suite, baptiser de Bon-Danseur, assurait le succès d'une de ces grandes solennités. Accablé d'invitations, d'homme du jour ne savait comment se partager : n'était-il pas l'artiste à la mode dont la seule collaboration faisait l'agrément de ces fêtes ? D'opportunes faveurs, d'agréables délicatesses décidaient de son choix : originale surenchère où le dernier mot restait, comme de juste, au plus offrant. Bon-Danseur passait au rang de professionnel. Le métier avait ses avantages...

Bon-Danseur se révéla, au dire de ceux qui l'ont connu dans sa gloire, un révolutionnaire de grande classe. Il ne « fouillait » pas le Vaudou, en lourd prosateur. Il dansait en poète, avec une grâce légère d'oiseau qui s'ébat. « Quand il danse, ses pas n'écraseraient même pas une fleur et il pourrait signer son nom, de la pointe de ses pieds » : flatteuse appréciation de tous les connaisseurs, de tous ses admirateurs. Artiste authentique, il retrouvait, d'instinct, les gestes, le rythme, le pas, la cadence des grands artistes de la danse...

Son jeu inspirait les « sambas » qui, en son honneur lançaient leurs couplets les plus ailés ; sa seule présence enflammait les « djaouétors » qui tiraient des longs tambours coniques le maximum de résonance et d'expression. Quant aux esprits ils se disputaient ce beau, cet élégant, ce grand danseur, — artiste de leur famille.

Voir Bon-Danseur à l'œuvre ! Par pudeur, tous les autres danseurs, graduellement, lui laissaient la place libre pour mieux admirer et prendre leçon. L'artiste dansait, de toute son âme, dans un état d'ivresse, comme habité par un dieu. Etait-il sous l'emprise de l'esprit ? Etait-ce l'ivresse artistique qui inspirait ses mouvements gracieux, ses gestes de souveraine élégance, ses pas admirablement cadencés ? On ne saurait le dire. On faisait cercle, on s'écrasait, on montait sur les chaises, on s'accrochait aux branches proches, pour jouir de ce spectacle incomparable. Vivante féerie ! Vision magique !

Infatigable, l'artiste passait d'une danse à une autre danse,

(1) Familiars d'un « hounfort » où l'on a été traité.

d'une commune à une autre commune. Il rentrait chez lui, écrasé de souvenirs, de dons précieux qui le dispensaient de s'avilir à un travail manuel. Il n'en avait pas le loisir ; il n'en éprouvait pas le désir : un artiste n'est pas fait pour les œuvres serviles et le pauvre mortel s'honore qui rend hommage à ses talents ! La renommée de Bon-Danseur franchit bientôt les limites du Département ; le théâtre de ses succès s'élargit, s'étendit au loin, bien loin ; il aurait fallu que lui fût réparti le don d'ubiquité pour pouvoir répondre aux appels pressants, aux sollicitations, aux supplications humbles des demandeurs.

Des régions plus propices l'enchaînèrent ; il abandonna le théâtre de ses débuts. De temps en temps, l'écho indiscret, à mi-voix, murmura les nouvelles de l'absent, de ses triomphes éclatants. Parfois, il daignait demander à la terre natale, quelques instants de détente ; les mêmes délires accueillirent ses visites. Illusion de l'absence : son art avait encore gagné !

.....
Les années avaient passé, monotones, vides ou tragiques. La Mort avait emporté la plupart des contemporains de Bon-Danseur, de ceux qui l'avaient connu à ses débuts ou admiré au faite de sa gloire. Lui-même n'avait pas été épargné par les atteintes du Temps. Ses gestes avaient perdu de leur élégance ; ses pieds moins agiles, sa taille moins souple, alourdie, déjà inclinée vers la terre, ne pouvaient plus répondre à l'expression exigeante de l'Art, — cet art, son cœur, son âme, sa vie. Sa danse appela des critiques, n'enchantait plus par sa grâce légère et finit par déplaire.

D'autres astres, plus brillants, étaient levés : la Fortune n'aime pas et n'aimera jamais les vieillards. Et puis, la Misère avait suscité d'autres mœurs ; les « esprits », tombés en défaveur, ne recevaient plus les sacrifices somptueux d'antan. O rage ! o désespoir ! O vieillesse ennemie ! Le triomphateur éternel assistait à sa déchéance. Au seuil du tombeau, il dut s'avilir à des besognes indignes, indignes de son talent, indignes de son nom. La Mort lui refusa la délivrance.

On le vit — lui, jadis, si fier ! — obséquieux, solliciter un petit service, offrir une marchandise insignifiante, pour assouvir sa faim. Son nom qu'il marmonnait, comme honteux, n'éveillait plus d'écho dans le souvenir des hommes. Oh ! le martyr de cet injuste oubli ! Car un artiste n'est pas un philosophe : par nature il est hypersensible, rendant l'âme à la moindre égratignure.

Il rôdait, timide, autour des danses — sans jamais y entrer, sans jamais porter un jugement sur les sambas, les djaoué-tors, les étoiles du jour...

Un soir, un vieux samba «nobla» un chant. Les oreilles de Bon-Danseur se dressèrent, tout son être tressaillit. Ce chant ? c'est son chant, son chant favori, le chant composé en son honneur, le chant qui lui valut, aux beaux jours de sa gloire, son plus éblouissant triomphe. Le chanteur ? Un revenant, comme lui, l'un des rares survivants d'un passé mort, de son passé de gloire, un contemporain, un admirateur, un ami. Le djaouétor ? Également, un équipier, un compagnon de gloire. Par quelle fantaisie, la vie ironique les avait-elle groupés, ce soir, le danseur, le samba, le djaouétor ? Miraculeuse revanche du Destin !

L'âme de Bon-Danseur s'enfiévrâ de plaisir, de bonheur, de folie ; l'ivresse l'envahit. Le présent, le présent triste, d'un large coup d'ailes, fut balayé ; le passé, le passé triomphal l'enveloppa, — et ses bruits, ses acclamations, ses folies.

Inconscient de son geste, l'artiste, soulevé d'une force inconnue, irrésistible, franchit la barrière avec une souplesse de jeune fauve, et comme un bolide, fendit la foule des spectateurs. Alors... alors... il dansa, il dansa, il dansa, s'éploya, pirouetta, virevolta, ivre, inspiré, infatigable, élégant, souple, comme aux beaux jours de sa jeunesse. Miraculeux accord ! Le danseur, le samba, le djaouétor !

Les applaudissements crépitèrent drus, délirants.

— Quel est ce revenant ? interrogèrent les curieux, au comble de l'enthousiasme.

— Mais... pas possible !... c'est lui !... c'est lui... c'est Bon-Danseur !

— Coumabo ! Il dut être merveilleux, au temps de sa jeunesse. Même aujourd'hui... c'est un génie.

Les bravos explosèrent : Bis !... Bis !... Bravo !... Bravo !...

Porté sur les ailes du succès, l'artiste tenta de faire plaisir à la foule, de se faire plaisir à lui-même, de retrouver sa jeunesse, de s'enivrer encore une fois, une dernière fois, du vin capiteux du triomphe, de s'étourdir de l'encens des ovations populaires.

Hélas !... Hélas ! Trahi par ses forces, il s'affaissa lamentablement. Les spectateurs les plus proches, les derniers admirateurs secoururent sa détresse, juste à temps. Le vieillard présomptueux venait d'exhaler «les derniers restes d'une ardeur qui s'éteint», d'une ardeur déjà éteinte...

A pas lents, le visage embué de sueur, les yeux ternes, perlés de larmes, suffoquant de sanglots, il laissa sa danse, sa dernière danse. Il avait compris : c'était son chant du cygne.

Bon-Danseur s'envelit dans la retraite, une sombre retraite — antichambre du tombeau qui refusait obstinément de s'ouvrir pour sa délivrance.

II

COURRIER DE FRANCE

Le Centenaire de l'École d'Athènes

Par Albert Mousset.

Pendant tout le mois d'octobre se tint, à l'École des Beaux-Arts de Paris, une exposition, par l'image, des principales découvertes de l'École française d'Athènes, qui fête cette année son centenaire.

C'est l'illustration d'une des plus belles réalisations de l'archéologie française.

La Grèce fut toujours, pour celle-ci, une terre de prédilection. En 1723, un savant français, Montfaucon, entreprend des feuilles à Olympie : ses travaux seront repris en 1787 et en 1829.

En 1812, le Général Donzelot fait dégager les ruines du temple d'Artemis, à Corfou.

En 1838, l'architecte français Laurent organise l'exploration de Delphes.

La reconnaissance des richesses monumentales de la Grèce antique était donc déjà une tradition de la science française lorsque fut fondée l'École d'Athènes, réalisant un projet ébauché vers 1800 par l'architecte Jacques Guillaume Legrand et recommandé au gouvernement de Louis-Philippe par le célèbre critique Sainte-Beuve et par le baron Liscatery, ministre de France à Athènes.

C'est le 22 Mars 1847 que les premiers élèves de l'École débarquèrent au Pirée. On leur donna le surnom de « promotion des Argonautes ». Ils conçurent, au début, leur mission comme une œuvre de propagation de la culture française par l'enseignement. Mais, à partir de 1873, l'école se spécialise dans les travaux de prospection archéologique. Elle dégagne les ruines de Delos, mettant à jour l'ensemble des ruines le plus varié qui existe sur le sol hellénique, depuis le temps où les Athéniens « purifièrent » l'île en interdisant d'y naître ou d'y mourir, jusqu'à l'épanouissement, au deuxième siècle avant Jésus-Christ, d'une ville bourgeoise dont les vestiges évoquent Pompeï ou Timgad.

Puis, l'École d'Athènes entreprit, de 1892 à 1903, le dégagement de Delphes. Il fallut déloger entièrement le village et le reconstruire un peu plus loin. On devine que la population opposa à cette opération une âpre résistance bien qu'elle dût y gagner des conditions de salubrité et de confort supérieures à celles qu'elle abandonnait. Le Parlement français affecta à cette expropriation un crédit de 750.000 francs. Ces sacrifices étaient amplement justifiés. Le site de Delphes, c'est à la fois l'histoire et la légende de la Grèce.

ce, «poésie admirable de simplicité et d'unité», a dit un de ses plus illustres visiteurs, M. Edouard Herriot. Ici, le travail de l'École d'Athènes a été véritablement exhaustif : il a fait émerger du sol toute une civilisation; à la profusion d'œuvres d'art, de temples, de monuments votifs aujourd'hui mis à jour, sont venus s'ajouter près de cinq mille textes épigraphiques dont il est superflu de souligner l'importance historique.

Au bilan du Centenaire s'inscrivent bien d'autres campagnes de fouilles archéologiques non moins fécondes : l'exploration du sanctuaire de Ptoïon, où l'oracle prophétisait au nom d'Apollon; celle de l'île de Gla, qui a mis au jour une résidence royale aussi imposante que celle de Mycènes; celle de l'île de Thasos, où vécut Hippocrate ; celle du Palais de Mallia, en Crète orientale, contemporain des premiers palais de Cnossos et de Phaostos...

Il y a, dans cette présence de la France savante sur le sol hellénique, quelque chose de plus que la curiosité scientifique et la passion de l'histoire. L'œuvre de l'École d'Athènes, c'est un hommage à la civilisation dont la France s'honore d'avoir gardé les traits essentiels. De ce petit coin de terre perdu à l'extrémité de l'Europe est venue une leçon d'humanisme qui imprègne aujourd'hui encore la spiritualité française. Dès l'âge du bronze, la civilisation hellénique s'infiltré vers les pays d'Occident. Ses colonies la répandent sur toutes les côtes méditerranéennes. Elle pénètre de la vallée du Pô dans celle du Danube et gagne, par là, les provinces orientales de la Gaule. Les invasions barbares ne fermèrent pas l'Occident à cette bienfaisante influence, qui se ranima au contact de la romanité et des formes d'art et de pensée venues de Byzance. L'Adriatique mit les deux mondes en communication : Eginhardt prit à Spalate, dans le Palais de Dioclétien, le plan de la résidence princière qu'il construisit pour Charlemagne à Aix-la-Chapelle; le sanctuaire qu'il y éleva n'est qu'une copie simplifiée de l'église byzantine Saint Vital de Ravenne. Charlemagne lui-même s'inspirait de la tradition grecque en se faisant couronner et en favorisant la renaissance qui porte son nom. Et la grande Renaissance française du seizième siècle n'ont pas d'autre origine. S'il faut chercher quelque part le principe actif de cette fermentation d'idées nouvelles qui transforma l'art, la littérature, la science et la philosophie, c'est dans l'humanisme qu'on le trouve. Or l'humanisme commence lorsque les Grecs de Constantinople et de Salonique apprennent aux lettrés italiens du Quattrocento à lire les manuscrits de Platon et d'Aristote, que Pétrarque et Boccace collectionnaient sans les comprendre. Il n'y a guère, dans la langue française, d'expression pour traduire le monde de l'abstraction, de la science ou de la technique, dont l'étymologie ne soit pas grecque.

Héritière et débitrice de l'hellénisme, la France se devait d'en honorer les témoins et d'assurer leur survie. Vue sous cette perspective, l'œuvre de l'École française d'Athènes n'offre pas seulement l'éclat d'une incomparable réalisation scientifique. Elle est aussi un acte de gratitude à l'égard d'un pays qui fut, avec le christianisme, le berceau de la vie spirituelle de la France.

A propos du Quai Anatole France

*Par Jules Romains
de l'Académie Française*

Nous avons, le Dimanche 26 Octobre, inauguré à Paris le Quai Anatole France. Il est, comme on le sait, magnifiquement situé, puisqu'il se substitue à l'ancienne première moitié du Quai d'Orsay, et qu'ainsi il prolonge le Quai Voltaire jusqu'au Pont de la Concorde, ayant en face de lui, de l'autre côté de la Seine, l'extrémité du Louvre et le Jardin des Tuileries. L'on peut donc dire que Paris n'a pas été ingrat envers Anatole France, mais il a été tardif.

Deux au moins des orateurs en ont fait la remarque ; et l'un de ces deux-là (qui représentait l'Académie Française à la cérémonie, et qui est le signataire de ces lignes) a cru pouvoir établir un lien entre ce retard et les conditions générales qu'a traversées notre époque. En effet des gloires beaucoup moins certaines, beaucoup moins profondément enracinées dans le public, français ou international, et à qui Paris lui-même devait beaucoup moins, ont reçu de lui un pareil hommage dès le lendemain même de leur mort, alors qu'Anatole France fut condamné à l'attendre près d'un quart de siècle. Et il ne suffit pas, en la circonstance, d'invoquer des raisons purement littéraires, les variations du goût.

Il est bien vrai qu'Anatole France avait vécu fort longtemps, et produit jusque dans sa vieillesse. Sa renommée datait de loin. Elle avait, dès la fin du dix-neuvième siècle, débordé très largement les frontières de l'élite cultivée, ainsi que les frontières nationales. Ses lecteurs étaient innombrables. L'on n'ignore pas que la gent littéraire finit par supporter impatiemment des supériorités aussi éclatantes et aussi constamment heureuses. Les rivaux guettent le déclin d'un succès qui les offusque. Les nouveaux critiques se font les griffes et essayent de gagner une réputation en s'attaquant (procédé vieux comme le monde) non à des écrivains obscurs mais à des gloires consacrées. Les jeunes générations, dans leur désir bien naturel de se faire une place et de procurer un « espace vital » à des formes plus ou moins inédites de sensibilité et d'expression, s'en prennent aux obstacles les plus considérables qui sont justement ces mêmes gloires consacrées. Il était donc inévitable que dans la dernière partie de sa vie et dans les années qui suivirent sa mort, Anatole France fût l'objet d'un assaut convergent. Les optimistes vous diront même que c'est ainsi que se manifeste la vitalité de la pensée et spécialement de la littérature. Ne faut-il pas que chaque époque, que chaque génération, ait ses tendances, ses goûts, ses passions à elle, voire ses injustices ? Comment s'affirmerait-elle, si elle ne niait pas ? Et que sera-t-elle portée à nier, sinon les

suprêmes affirmations de l'âge antérieur ? De tels remous de la gloire n'ont au fond rien d'injurieux. Les plus beaux génies en ont été victimes. Regardez Hugo.

Les pessimistes — ou du moins ceux qui se méfient un tantinet de la nature humaine — nous feront pourtant observer que les critiques, les jeunes générations, et la gent littéraire en général montrent une curieuse tolérance à l'égard de certaines gloires ; et qu'en regardant les choses de près on s'aperçoit que les dites gloires présentent en commun cette particularité de ne pas être entrées profondément dans le public, ou, pour parler franc, de ne pas s'être accompagnées d'un véritable succès, d'une vaste et sincère adhésion des contemporains en général. «Soyez sûrs, nous disent ces moralistes un peu cyniques, que si les livres d'Anatole France, tout en demeurant exactement les mêmes, ne s'étaient pas vendus, que s'ils n'avaient pas eu des lecteurs et des admirateurs fervents dans toutes les classes de la société et dans tous les coins de la planète, beaucoup de ceux que les Américains appellent les «highbrows» eussent continué à les trouver excellents».

Que le défaut de zèle pour la mémoire d'Anatole France ait eu en partie ses origines dans ces vieux ressorts de la mesquinerie humaine, nous ne le contestons pas. Mais d'autres forces, plus spéciales à notre temps, ont joué.

Elles ont joué consciemment chez les uns, inconsciemment chez un plus grand nombre.

Quand on verra notre première moitié de siècle avec assez de recul — si du moins la civilisation, et avec elle l'histoire, ne périssent pas tragiquement d'ici là — l'on se convaincra qu'elle a été dominée par une tentative épouvantable de régression, tentative qui a failli de bien près être victorieuse, et qui malgré les apparences est loin d'avoir été définitivement vaincue.

Cette tentative avait pour objet d'effacer un travail de plus de trois siècles. Travail que le mot d'humanisme résume assez bien, et qui tendait à instituer peu à peu sur terre le règne de la liberté — liberté de penser et de vivre — de la raison harmonieuse, de la bienveillance ; qui du même coup cherchait à éliminer la violence, la férocité, les passions obscures, l'injustice appuyée sur la force et le mensonge. C'étaient toutes ces divinités sombres et sanglantes que les forces de régression se proposaient de remettre en honneur.

Le principal empêchement à la réussite de l'entreprise, c'était l'intelligence, et le crédit accordé par l'homme moderne à l'intelligence. D'où la nécessité de discréditer d'abord l'intelligence, et ceux qui la représentaient avec le plus d'éclat.

Rappelez-vous cette foison d'essais, de livres, d'articles, de doctrines philosophiques, de dissertations autour de la science, dont nous avons été accablés depuis 1900, et qui, dans leurs contradictions et leurs incohérences, ne s'accordaient que sur un point : dénoncer l'inintelligence, les méfaits de l'in-

telligence, sa stérilité, sa vertu de dessèchement, son caractère d'outil superficiel, son incompréhension de la vie, etc... (certaines des vues de Bergson étaient ainsi utilisées à des fins que Bergson lui-même désavouait). Avant de livrer la terre aux «divinités sombres et sanglantes», ne fallait-il pas abattre Athéna, la Protectrice, la déesse de la Prière sur l'Acropole ?

Or l'un des moments les plus furieux de cet ouragan idéologique (étroitement conjoint à un ouragan historique de première grandeur) s'est placé aux environs de la mort d'Anatole France. Célébrer et perpétuer la gloire et l'influence de cet homme, de toutes les valeurs qu'il représentait, n'était plus de saison. Un temps, promis aux misères et aux démences, et déjà gagné par elles, ne désirait pas, sans même s'en rendre compte, que cette haute lumière vînt gêner la conjuration des ténèbres.

Je ne suis pas sûr que les maisons du ciel, pour parler le vieux langage des astrologues, soient débarrassées des influences maléfiques. (Je crains même qu'il ne s'en faille de beaucoup). Mais il nous plaît de voir, sans grossir les choses, dans l'inauguration du Quai Anatole France un signe favorable.

André Gide, Prix Nobel

Par Pierre Descaves.

C'est un grand honneur et qui rejaillit sur les Lettres françaises : André Gide a obtenu le Prix Nobel de littérature. La gloire internationale qui s'attache à cette haute et suprême récompense trouve un auteur chevronné et que



cent études ou essais ont tenté, depuis un quart de siècle, de situer, d'expliquer, de définir.

A l'occasion d'une « mise au point », publiée l'an dernier par M. Paul Archambault, *Humanité d'André Gide*, on a pu dire que l'auteur des *Faux-Monnayeurs* avait déjà « conquis la taille et la place d'un demi-dieu » dans la littérature française, car sa « métamorphose » s'achevait sous nos yeux. Comme pour

Œdipe, comme pour Thésée, comme pour tant de héros qui lui sont familiers et chers, on pouvait se demander, selon une formule qui ne manque pas d'humour, s'il avait été un homme ? M. Paul Archambault, qui posait la question, répondait par l'affirmative.

Oui, André Gide a bien été un homme. La critique l'a suivi pas à pas, s'obligeant à des révisions successives ; elle se demande du moins s'il est temps de dresser un bilan de l'œuvre, sinon de la vie. En parlant de son *Thésée*, paru en Octobre 1946, le grand écrivain indiquait, dans la dédicace, qu'il s'agissait « d'un dernier écrit » ; mais on doute encore que ce soit là le point final de sa production. On fait remarquer que, depuis une dizaine d'années, son œuvre ne s'est volontairement enrichie que de notes, attestant les scrupules d'un créateur toujours soucieux de la perfection à donner à sa pensée.

Ecrire la vie d'André Gide serait, d'ailleurs, une opération hasardeuse, encore que son journal de 1.300 pages de la collection de la Pléiade, complété par les pages écrites de septembre 1939 à mai 1942, constitue un document décisif. Mais, la seule étude de ses ouvrages n'éclaire pas, de valable lumière, une des plus hautes figures de notre temps.

L'attentive lecture de *Si le Grain ne meurt* délivre l'enfance et l'adolescence de l'écrivain et complète les notions que l'on peut tirer des premiers travaux et singulièrement des *Cahiers d'André Walter* — le livre des 20 ans ! — dès lors, se situe la grande crise de jeunesse : l'opposition entre le comportement naturel et les exigences du Christ. Telle est la lutte avec l'Ange, qui se termine par la déroute de l'Ange. Son chant de victoire vient ensuite ; ce sont *Les Nourritures Terrestres*. Victoire précaire car il n'a pu vaincre l'ange qu'en proclamant son propre angélisme. Les œuvres de la période suivante manifestent une dualité intérieure permanente. Le « ressuscité » écrira *Le Prométhée mal enchaîné* et *l'Immoraliste* ; et ce qui, de l'ange, subsistait, vaincu, passera dans *La Porte Etroite*. Un accord des contraires sera tenté dans *L'Enfant Prodigue*. Et voilà enfin l'homme libre, qui marque les points et engendre le Lafcadio des *Caves du Vatican*.

On ne saurait toutefois jamais demeurer en repos avec un tel tempérament. Vers la quarante-cinquième année, l'Ange du Midi (et non le Démon de Minuit !) va visiter André Gide, à la faveur de circonstances qui tiennent aux conversions de ses amis, Dupouey et Henry Ghéon. C'est un deuxième conflit avec l'Ange. En sortira *Numqua et tu...* La victoire, cette fois, est plus complète. Elle sonne, comme un défi, dans *Corydon*. Le fruit de cette seconde crise sera la tentative de Gide de faire un roman : *Les Faux Monnayeurs*.

Parvenu à une rayonnante notoriété littéraire, quelle sera alors le rôle, la mission de l'écrivain ? Il prêtera, sans hésiter, sa grande voix aux « victimes » de ce monde. Comme le dit si justement, dans son essai, M. Archambault, parmi ces « victimes », il en est quatre qui l'ont particulièrement intéressé : le criminel, la femme, l'indigène colonial, le prolétaire. Justes définitions puisque l'on peut ranger en quatre catégories les livres de l'écrivain, entré dans

le siècle ; *Souvenirs de Cour d'Assises* et la collection *Ne jugez pas !*, *L'École des Femmes* et ses succédanés ; les souvenirs de voyage en Afrique Equatoriale ; des textes de sympathie avant le revirement et des notes sur l'U.R.S.S. A la suite de cette période, l'écrivain entend se confirmer dans un « humanisme de pointe » et ce seront *Oedipe* et les *Nouvelles Nourritures*. Puis vint encore *Thésée*, une suite de dialogues, un traité à la matière des œuvres de jeunesse, un traité sur l'art de purifier la terre de ses monstres et de ses Dieux — et le bonheur d'y être parvenu.

Au gré de cette production variée, de langue et de style chatoyants, se dégagent quelques idées cardinales : la sincérité, le bonheur, le dépassement ; ce sont les positions les plus constantes ou les recherches les plus têtues que l'on peut dégager de toute la carrière d'un homme qui n'a jamais voulu être un homme de lettres — mais un penseur « en marge », un animateur. Pour obtenir un conseil ou recueillir un avis, combien de jeunes gens n'ont-ils pas pris le chemin de la rue Vaneau, où dans un clair appartement, André Gide se confine lorsqu'il séjourne à Paris ; car il a toujours été un voyageur intrépide, éprouvant pour le soleil une véritable passion.

On lui dit beaucoup d'amis, mais peu d'intimes. Grand a été son chagrin de perdre Paul Valéry. Il lui reste Roger Martin du Gard, qui, comme lui, fut Prix Nobel, il y a dix ans. Et qu'on ne le croie pas sur de hautes positions de domination, à l'image d'un « penseur » pour album de photographies : l'homme est simple, cordial, et volontiers jovial. A soixante-dix-huit ans, il se déplace encore pour une « générale », ou va se perdre dans une salle de quartier, où un « bon film » lui a été signalé.

C'est un causeur étincelant, apte à toutes les synthèses. Et à la sienne propre. Avec quelle bonhomie n'expose-t-il pas comment se manifesta l'obscurité tenace attachée à son œuvre jusqu'à la quarantaine et comment celle-ci revint en France par le canal de la Suisse protestante ! Sa clairvoyance l'amena nécessairement à être un guide ; et son rôle, dans la fondation, l'orientation et le succès de la *Nouvelle Revue Française* fut décisif. Ainsi s'est-il révélé, non seulement homme de pensée, mais homme d'action.

Pourtant devenu le plus notable « moraliste » de l'heure présente, il est demeuré jusqu'ici « en marge » du monde des Lettres officielles. Il n'a tenu qu'à lui d'entrer à l'Académie Française, depuis la Libération. Il l'a refusé. C'est pourquoi il apparaît, pour le grand public, isolé et lointain, méconnu et glorieux. Il y a une manière de malentendu qui a pesé sur Gide et qui a trompé l'opinion à son égard. Etat de fait, dû autant à l'indifférence du public pour toute œuvre littéraire difficile qu'à l'attitude naturellement altière d'un auteur de caractère farouche et de nature tellement complexe.

Son influence cependant a été et est considérable. L'œuvre de Gide ouvre le mystère angoissant des « espaces » pascaliens infinis ; avec lui le problème métaphysique est entré dans la vie de chaque jour. Les difficultés morales

auxquelles se heurtent ses personnages (ou lui-même derrière eux, ou lui-même seul), c'est en fonction de Dieu et jamais vis-à-vis de la Société qu'il cherchera à les résoudre. Gide a institué et renouvelé le passionnant et inépuisable débat essentiel entre l'individu et l'éternité, l'écrivain inclinant dans la plupart de ses livres à donner toute l'importance à l'individu, par réaction contre une orthodoxie religieuse mal interprétée ; dans d'autres livres, comme nous l'avons indiqué, au contraire, l'individu faisait le sacrifice de lui-même. Pour atteindre une félicité hors du temps, enfin, dans la partie terminale de son œuvre, le héros recherche un équilibre qui ne se dérobe plus.

Le sieur de Vaugelas Parrain de la Langue Française

Par Charles Pichon.

C'est à la fin de l'année 1647 — il y a juste trois cents ans — que paraissaient, à Paris, les *Remarques sur la Langue Française* du Sieur de Vaugelas. L'ouvrage tient surtout sa célébrité d'un vers des *Femmes savantes* de Molière, où la pédante Philaminte gronde sa servante Martine d'avoir offensé son oreille :

*Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.*

Et sans doute Philaminte avait tort de demander à une fille de chambre un purisme d'académicien. Mais le fait est que tous les auteurs du règne de Louis XIV se sont conformés, religieusement, aux avis de Vaugelas. Corneille, en éditant ses pièces, les émondait des expressions que les *Remarques* avaient condamnées. Son jeune rival, Racine, pensait de même sur ce point, car il emportait les *Remarques* à Uzès, afin de conserver en province l'élégance de son style. Boileau lui-même, Boileau, le Grand-juge de la République des Lettres, tranchait les cas douteux par référence aux *Remarques*... Qu'étaient-ce donc que ces *Remarques* qui s'imposaient de la sorte aux plus grands et aussi, il va de soi, à la foule des petits ? Et encore, qui était ce Vaugelas, dont la Langue française a retenu le nom à travers les siècles, sinon comme le nom d'un père, du moins comme celui d'un tuteur et parrain ?

*
* *

A y regarder de près, ce législateur était un timide et un malchanceux. Pellisson, qui le voyait souvent à l'Académie, nous le dépeint comme « un homme agréable, bien fait de corps et d'esprit, de belle taille ; il avait les yeux et les cheveux noirs, le visage bien rempli et bien coloré. Il était fort dévôt, civil et respectueux jusqu'à l'excès, particulièrement envers les dames, pour lesquelles il avait une extrême vénération. Il craignait toujours d'offenser quelqu'un, et, le plus souvent, il n'osait pour cette raison prendre parti dans les questions que l'on mettait en dispute (c'est-à-dire en discussion) ». Le fait est que Vaugelas aimait s'habiller en homme du monde, voire en homme de guerre, mais qu'il ne se résolvait jamais à répondre par oui ou par non.

La vie, d'ailleurs, ne contribuait point à le rendre hardi. Savoyard et ami de Saint François de Sales, qui lui donna de précieux exemples de style



Vaugelas.

et une excellente méthode : « dites peu et dites bien », Vaugelas vécut, assez mal, d'une pension de Richelieu, pension intermittente et dont il pallia les éclipses par des besognes policières sans beauté. Il eût même l'idée de vivre d'une loterie... Il fréquenta l'Hôtel de Rambouillet, où les Précieuses réagissaient contre le langage cru et mêlé qu'avaient adopté les hommes, à pratiquer, pendant près d'un siècle, la vie grossière — grossière et internationale — des camps. Chaque soir, l'observateur timide, à part soi, notait les expressions entendues : le bon et le mauvais usage. Puis il fut élu à l'Académie et, comme il s'y spécialisa pour la préparation du *Dictionnaire*, qui était la grande tâche assignée par Richelieu, il continua de noter, en marge du futur Dictionnaire, le bon et le mauvais usage, mais relevé, cette fois-ci, parmi ses confrères de l'Académie.

Or, il advint que l'élaboration du Dictionnaire se prolongea : la première édition ne devait paraître qu'en 1694. Vaugelas prit le parti, sans plus attendre, de publier ses cahiers de notes, qui ne prétendaient rien moins qu'à être un code : tout juste un procès-verbal — et où la chose imprimée ne laissait point paraître cet accent savoyard dont il n'était jamais parvenu à se débarrasser. Même, dans ce procès-verbal, il prit soin de s'abriter derrière l'autorité d'autrui : le bon usage était, dit-il, « la façon de parler de la partie la plus saine de la Cour ».

L'admirable, c'est que ce timide exutoire d'un demi-raté provincialisant se métamorphosa aussitôt en Livre sacré, en Prikaze No 1, en Loi du Sinai. Il n'y a que les petits rôles, parfois, pour bouleverser l'Histoire.

*

* *

A vrai dire, le bouleversement s'explique aussi par d'autres facteurs que la personne du sieur de Vaugelas. Tout d'abord, après le bouillonnement de la Renaissance, le moût du langage retombait, tendait à se décanter, à prendre toute sa force et tout son bouquet : Vaugelas a été le maître de chai qui s'est rencontré à propos et qui fait l'opération que l'évolution linguistique appelait. Ce n'est d'ailleurs pas un mince mérite que d'en avoir accompli le travail honnêtement.

En second lieu, sur le plan social et politique, la génération littéraire qui allait le trouver pour maître de ses vingt ans est la génération qui reflète, qui s'enorgueillit de refléter la pompe, la noblesse, la majesté de l'ordre nouveau instauré par le Roi-Soleil. Malherbe a légiféré en grande part pour la poésie : il faut un législateur de la prose — prononciation, orthographe, formes, syntaxes, — et, de ce chef, les *Remarques* journalières et décousues de Vaugelas apportant le bon usage de la Cour, se voient aussitôt adoptées par cette jeune Cour qui accompagne, au plaisir ou sous l'armure, la gloire nouvelle du jeune Roi, comme par les écrivains, ses compagnons d'âge, qui se donnent pour l'honneur de l'accroître ou de la célébrer.

C'est là le fort et le faible de l'œuvre de Vaugelas : il a codifié pour des siècles et contre son attente (car il ne pensait pas noter l'usage pour plus de vingt-cinq ou trente ans) la langue littéraire que nous parlons et surtout que nous écrivons encore aujourd'hui. Or, c'est une langue de salon, de cabinet, voire parfois de bibliothèque, plus que de paysans ou de dockers. Vaugelas nous emmène fort loin du «port au foin de Malherbe». Mais, du même coup, dans cette distillation raffinée et limpide, quasi sans changement de Racine à Valéry, il a enfermé de singulières puissances de pureté, d'énergie, de durée. La langue sortie des *Remarques* est un alcool absolu auquel chaque nouvel écrivain peut confier, pour les siècles, le parfum de sa personne ou l'arôme de son génie.

III

LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI

Grand'Anse, Patrie des Poètes.

Par Paul Verna.

*«Je te salue de toute ma ferveur, O Jérémie
la belle ! toi l'unique, la privilégiée... toi qui
crois à la poésie comme à la mort.»*

C. Werleigh

L'empreinte la plus forte que reçoivent les hommes est certainement celle de la contrée dans laquelle ils sont appelés à vivre... Isolée du reste de l'île, face à un mer aux «vagues d'argent», sous un «ciel d'opale nuancé de reflets roses» bercée par les mélodies plaintives des toulines dans les rades ou par la voix dolente des marins, vite emportée par le vent du Nord, Jérémie, chef-lieu de l'arrondissement de la Grand'Anse, invite ses habitants au rêve, à la mélancolie et à la poésie. Depuis près d'un siècle, ses fils comptent parmi les meilleurs poètes d'Haïti.

Pour avoir vu naître en 1762 le général Alexandre Davy Dumas, surnommé l'Horatius Coclès du Tyrol, père d'Alexandre Dumas, l'inépuisable romancier et grand'père du célèbre dramaturge de la Dame aux Carmélias, Jérémie avait déjà une place dans l'histoire de la littérature. Si elle ne devint pas un lieu de pèlerinage à l'instar de ces villes de France qui donnent naissance aux grands écrivains, il semble par contre qu'une certaine gloire devait s'attacher à son nom et qu'elle était destinée à devenir l'asile des poètes, une petite Athènes perdue dans la mer des Antilles, un coin de rêve faisant face aux Babels des deux Amériques.

Quinze ans après notre Indépendance, la muse haïtienne débuta par l'imitation des «mythes ressassés du Directoire et de l'Empire.» Les premiers lettrés d'Haïti qui avaient eu le bonheur de faire leurs études à Paris n'échappèrent pas à l'époque : «la périphrase, l'abus des termes abstraits, le bric à brac mythologique et l'emphase contemporaine» fleurirent alors dans notre jeune littérature. Mais les jérémiens dotés d'une nature mélancolique et d'une grande sensibilité ne semblaient pas goûter fortement les odes et épîtres de nos premiers versificateurs. Ne voulant nullement se mettre à

la remorque des Boileau, Jean Baptiste Rousseau et Delille, comme leurs compatriotes de l'Ouest et du Nord, ils ne produisent rien. Plus tard, sous l'influence des Méditations et des Orientales, le Romantisme voit ses premières fleurs s'épanouir en Haïti dans les vers d'Ignace Nau, de Pierre Faubert, de Coriolan Ardouin... seule la Grand'Anse semble sourde aux voix d'outre-mer qui célèbrent l'amour, chantent la nature et pleurent sur les souffrances du cœur. Son silence est une énigme, car on sait partout que plusieurs de ses fils ont une âme de poète. Mais, l'inévitable arriva.

L'honneur d'ouvrir le cycle des poètes de la Grand'Anse fut réservé au général Alibée Féry. Suspendant aux murs de sa maison les armes dont il venait de se servir pour défendre la liberté, il prit la plume pour exprimer sa joie de revoir son « humble Jérémie, ses bons parents, sa tendre amie » ou pour chanter le Trou-Bonbon, « ce joli bourg qui rêve au pied d'un morne solitaire. »

Quatre ans avant la publication des ESSAIS LITTÉRAIRES (1876) d'Alibée Féry, Jérémie voyait naître l'un de nos plus grands poètes, Etzer Vilaire. « Né de parents protestants, familiarisé très tôt avec le sombre lyrisme biblique, fécond et puissant, lévite des autels romantiques, parnassien et symboliste, E. Vilaire est un cérébral, un philosophe, un penseur » dit Louis Morpeau. Dans les ANNEES TENDRES, on sent déjà passer la mélancolie, le désespoir. Analysant ses angoisses morales, voulant percer l'énigme de la vie, Etzer Vilaire navigue entre Lord Byron « gentleman-vampire » et Alfred de Vigny, philosophe pessimiste. Ses POEMES DE LA MORT renferment les plus belles pages de notre littérature ; les « Dix Hommes Noirs » qui sont « les vaincus de la vie, les désenchantés, le cri de toute une génération », « Homo » et « Tristesses Ultimes » figureraient avec succès dans n'importe quelle anthologie. « Descendu dans le fond désolé du gouffre intérieur », le poète ne trouve, hélas ! que doute, remords, désespoir. Ma vie, dit-il, c'est l'insomnie au sein d'une éternelle nuit... Parfois, il nous confie son rêve :

J'entends comme un bourdon d'orgues aériennes
Un murmure exhalé d'un lointain paradis...

Son âme en proie à la douleur reste fermée aux joies terrestres, même à celles de l'amour :

Ah ! quand hier, tu t'es penchée, ô pauvre femme
Sur mon cœur en ruine où la mort a passé,
Sais tu dans quel néant, sur quel marbre glacé
Dans quel abîme noir tombait ta tête en flamme ?

Alors, il recherche le calme, la sérénité :

Je voudrais loin du monde en un froid monastère...
Ecouler dans l'oubli mes derniers lendemains
Choir dans l'ombre et, vivant, habiter le mystère...

Les NOUVEAUX POEMES, couronnés par l'Académie Française, devaient

compléter l'œuvre poétique d'Etzer Vilaire. Philosophe, l'auteur des «Dix Hommes Noirs» était aussi artiste; voyez la richesse de sa palette :

L'aurore allait sourire et de célestes roses
D'un or pale et léger décoraient l'horizon...
Dans le limpide azur, une ombre transparente,
Vapeur d'opale errait...

Lié d'amitié avec Etzer Vilaire, Edmond Laforest, comme l'auteur de POEMES DE LA MORT, nous a laissé une œuvre poétique imposante. Tour à tour pessimiste, rêveur, exalté, on sent passer dans ses vers la brise mélancolique qui bercera tous les poètes de la Grand'Anse. Qu'il évoque les grands bois, les fleurs mortes, la nuit, ou qu'il célèbre sa joie, ses désirs ou ses regrets, ses images restent imprégnées d'une profonde tristesse :

Qu'il est beau le soir, au teint pâle...
Qui porte le deuil des beaux soleils couchants...

Maître des images nocturnes, dans la légèreté du ciel de Jérémie, Edmond Laforest, auteur des POEMES MELANCOLIQUES, de CENDRES ET FLAMMES, est aussi le ciseleur des SONNETS MEDAILLONS où se révèle le fervent disciple du créole Hérédia. Et quand vint l'occupation américaine en 1915, Edmond Laforest sut trouver des accents que Jean Brierre nous fera réentendre plus émouvants dans le Drame de Marchaterre. Indigné, le poète patriote composait son «Thrène pour Haïti» :

Pardon, mâles aïeux au silence sévère
Pardon, sol d'où jadis une sublime guerre
Lança la liberté, cavale en fier chanfrein
Crête-à-Pierrot, sommet que l'Héroïsme étreint !

A peine la voix d'Edmond Laforest s'était-elle éteinte que de cette «ville altièrre de Jérémie aux flots toujours bleus et agités» se firent entendre les chants de Jean Joseph Vilaire, de Timothée Paret, de Nerva Lataillade, de Georges Lescouflair et de Walter Sansaricq.

Frère cadet d'Etzer Vilaire, notaire de profession, Jean Joseph Vilaire, entre la rédaction d'un contrat et la dictée d'un testament par acte public, sut se réserver une oasis. Se souvenant des jolis poèmes ou areytos que les prêtres indiens chantaient jadis à la mort des caciques, Jean Joseph Vilaire composera ses SONNETS INDIENS. Quand il parle de l'étang de Speback où furent engloutis de pauvres esclaves, il se demande terrifié :

Quelle voix doit avoir le vent berçant les cîmes
Sur les eaux de l'étang à l'heure de minuit ?

A l'AUBE et aux SONNETS AUX PALMISTES qui ont la même grâce et la même harmonie que leur sœur indienne, s'ajoutent encore les SONNETS HEROIQUES... Jean Joseph Vilaire par l'ampleur de son œuvre n'a rien à envier à son frère Etzer.

En Novembre 1912, la revue haïtienne L'ESSOR, qui accordait dans ses rubriques une grande place à la littérature, déclarait sous la signature de son directeur : « Nous ne voulons que des vers à la Lamartine et à la Hugo ». Pourtant, quelques mois plus tard, Timothée Paret, « faisant siennes les licences et libertés prosodiques admises par l'Art des Vers d'Auguste Dorchain », publiait l'AME VIBRANTE. Et c'est toute la beauté des paysages jérémiens, tous les parfums des fleurs, le calme ou le tumulte des vagues...

J'aspire ému, l'âme des roses
Sur qui les pleurs de l'arrosoir brillent encore.

Voyant passer des papillons :

Je me demande où vont ces milliers de pétales...
Fleur rare éclore au calme provincial, Timothée Paret ne cesse de répéter son amour pour Jérémie :

Et je veux la chanter, cette fière cité...
Ce lieu que je chéris, doux coin qui m'a vu naître.

Georges Lescouflair né en 1882, ne donna son SIMPLE ALBUM qu'en 1926. Nos critiques littéraires à propos de ces poésies, au tour délicat et fin, impalpables même ont toujours évoqué le Sully Prud'homme des VAINES TENDRESSES. Que le rêve lui verse un philtre qui l'enivre, qu'il pleure sur « les cœurs qui saignent comme des roses » ou qu'il soit obsédé par le souvenir d'anciennes amours, ne nous étonnons pas : Georges Lescouflair est de Jérémie.

Les bosquets, les fleurs, les ruisseaux, la solitude des forêts, le ciel étoilé suffisaient pour réveiller la sensibilité des premiers poètes de la Grand'Anse. Ils avaient su la faire passer dans leurs vers en chantant l'amour en peignant nos sites merveilleux. Lamartine, Vigny et à leur suite Hérédia et Sully Prud'homme avaient été leurs premiers maîtres ; ils avaient marché sur les routes tracées par le Romantisme, le Parnasse et le Symbolisme naissant. Mais en France, à la fin du XIX^e siècle et dans les premières années du XX^eme, sous l'influence de Verlaine et de Mallarmé, de nouvelles écoles poétiques lançaient leurs manifestes. Favorisé par le sort, Emile Roumer, abandonnant quelque temps Jérémie à son ciel trop bleu, devait, comme E. Vilaire et Ed. Laforest, partir pour l'Europe. A Manchester et à Paris, il s'initia à la littérature et à la poésie modernes. Agé seulement de vingt deux ans, il publia en 1925 ses POEMES D'HAÏTI ET DE FRANCE, feux d'artifice qui éclatent en gerbes lumineuses dans le ciel noir de l'Atlantique.

...Fantaisiste comme le béarnais Jean Paul Toulet, Roumer a aussi ses Contrerimes, chargées d'exotisme et où passent le ciel pisan, les iemmes d'Italie, les rosiers d'Heaton Moor, une chanson cosaque de Vladimir et la blanche Edith, fille des lourds Saxons. Parfois ses chansons atteignent au rythme, à la légèreté maligne, enfantine et bondissante des Ballades de Paul Fort. En lisant son ISABELLA, on se demande si Roumer n'aurait pas subi l'influence de Rimbaud et suivi nonchalamment ses bateaux ivres pendant une saison en enfer :

Je te couvre des yeux, de ces yeux de pirate
Dont mes pères voyaient Carthagène ou Surate...
Je suis le rejeton des «hors-la-loi» superbes
Qui dormaient sur les ponts, roulés dans leurs cabans.
Ailleurs, égalant peut-être les délires du «vagabond génial», il s'écrie :

J'ai fait ce rêve impur de me baigner de sang...
J'ai planté mon couteau dans les torses bronzés
Humant le chaud parfum des batailles féroces.

Baudelairien quand il parle des femmes, goûtant fortement Nerval et Verlaine, le jeune auteur, bien qu'ouvert à toutes les influences de la poésie moderne, restera pourtant poète de la Grand'Anse : ses vers seront imprégnés de mélancolie :

Non je n'ai rien, mais c'est mon cœur qui me fait mal
Mon cœur d'enfant,... Souffrir, sentir sourdre anormal
De sa poitrine un gros sanglot qui chante, rauque
Comme mauvaise en la nuit d'encre, la mer glauque.

Emile Roumer a éclipsé les plus grands noms de notre littérature. Il occupe parmi les poètes nés après 1900 la place la plus enviable : la première. Ses «**POEMES D'HAÏTI ET DE LA FRANCE**» ouvraient la voie à toute une pléiade de jeunes poètes : les sonneurs de glas, qui se sont plus à cueillir sur toute chose ce que Ste Beuve appelait la fleur du désenchantement.

Et voici l'ombre d'un jeune homme mort à vingt et un ans, dont la courte vie ne fut qu'une «symphonie de douleurs» ; fils de poète, Robert Lataillade est ce jeune homme. «Que périsse jusqu'au souvenir de la joie, mais que tant de souffrance ne tombe pas en vain dans le néant» clame, avec Gide, Jean Brierre. Et l'œuvre de Robert Lataillade est recueillie dans l'**URNE CLOSE**. Qu'il évoque ses premières amours, ses premières joies (hélas ! en a-t-il eu ?), qu'il chante le soir brillant en fluide oripeau — c'est un chœur sépulcral qui répond à sa voix ; qu'il peigne le tableau d'Hikato — c'est une effrayante hallucination qui lui annonce sa mort...

Pour perpétuer le souvenir de ce grand poète de vingt et un ans, toute une veillée musicale se fera autour de **L'URNE CLOSE**. La Collection des Amis de Robert Lataillade publiera tour à tour le **TAMBOURIN VOILE**, les **CHANSONS SECRETES**, et **RESONANCES** qui exprimeront en des accents tristes, morbides, mystiques même :

Tout ce que l'existence a d'intime et d'amer.

Roland Chassagne, Jean Brierre et Fernand Martineau, grisés par le parfum des fleurs fanées qui s'exhale sur les dalles froides des nécropoles seront les chantres de cette collection. A vingt ans, Jean Brierre rencontra la gloire sur sa route. Poète patriote comme Edmond Laforest, son **DRAME DE MARCHATERRE**, traversé par les ombres de pauvres paysans, que domine une lourde croix de bois et où passent tous les frissons de la liberté, restera l'un des plus beaux monuments de notre littérature nationale. Jean

Brierre est lyrique aussi et aime se souvenir des paysages jérémien, des plages désertes où souffle le vent du Nord, chanter ses amours défuntes au rythme interminable des glas. Des CHANSONS SECRETES «où il y a des froissements de charpie» à ses derniers poèmes, la muse de Jean Brierre conserve la même tendresse nostalgique. Admiré et choyé par notre jeunesse, peut-être Jean Brierre sera-t-il le mage de notre génération ?

Si, dans les poèmes de Brierre, ruissellent des larmes qui se croient secrètes, les sanglots éclatent dans l'œuvre de Roland Chassagne. En posant ses doigts sur son TAMBOURIN VOILE (de crêpe noir), l'artiste qui entreprend de nous chanter son adolescence, son cœur meurtri, ses inquiétudes, nous prévient :

C'est un livre adolescent et triste
C'est un recueil de pleurs
Tout un long soir versés...

Recueil de perles, pêchées une nuit où «la lune s'était voilé la face» dans les flots argentés de la mer jérémienne...

Fernand Martineau, lui, est plus le chantre de l'amour, des souvenirs, des airs du soir que celui de la douleur. Ses RESONANCES nous apportent le parfum des plus belles fleurs écloses dans la magnificence des paysages jérémien. Ses vers aussi beaux que les «œillets de Bordes, les jasmins de la Voldroque ou les coquillages de la Pointe» atteignent parfois à une fraîcheur, à une grâce jusque là inégalée :

J'ai rêvé que j'étais dans le
Plus beau jardin du monde
Un soir où la lune était bleue
Et chaque rose blonde.

Regnor Bernard pour avoir assisté à la veillée musicale autour de l'URNE CLOSE a senti vibrer en lui, tristes, les derniers glas de l'adolescence qu'il capte dans LE SOUVENIR DEMEURE. La muse qui le visite est une «inconnue vêtue de noir» qui passe le front penché et le visage baigné de larmes à l'ombre des forêts centenaires de la Grand'Anse.

Et voici que de Corail, survolant «les îlots d'émeraude qui l'entourent comme une ceinture de perles», nous parviennent les premiers chants de René Bélance. Magnifiant les beautés de sa province natale, de Pestel, des Roseaux, de Jérémie, l'auteur de SURVIVANCES sait communiquer à ses vers «l'enivrement des paysages contemplés» et retrouver la sensibilité des derniers rêveurs de la Grand'Anse.

«Ma poésie à moi, écrivait Ducas Hippolyte, mort à vingt-quatre ans en 1868, c'est la poésie des pleurs parce que je suis malheureux, c'est la poésie des souvenirs parce que fus heureux un temps, c'est la poésie de l'amour parce que j'ai vingt ans». Chacun des poètes du cénacle Lataillade pourrait faire sien cet aveu. Sonneurs de glas, ils surent tous exprimer en des vers

d'une grande sincérité l'éternelle tragédie de l'amour, de la souffrance et de la mort qui, depuis les âges antiques se joue dans le cœur humain.

Comment ne pas citer encore MORSURES de Dantès Cédras et les FLEURS DES BOUGES d'Antoine Dupoux. Si le dernier poème de Fleurs des Bouges, Thabor, était de Verlaine, — le Verlaine de SAGESSES — il y a beau temps qu'on le trouverait admirable ! Poète méconnu, Antoine Dupoux, s'il persévère dans la voie où il a posé de si beaux jalons, rencontrera un jour le succès...

Mais les derniers poètes de la Grand'Anse ne se sont pas bornés aux seuls thèmes qui répandent la joie ou le deuil, bercent l'amoureux déçu dans ses nuits sans sommeil, pleines de gémissements et de larmes. Leur poésie, vivante, navigue toujours : Jean Brierre se laisse griser par le grand souffle de liberté et de démocratie, René Bélance, dont la renommée a déjà traversé les mers, suit les courants de l'humanisme nouveau, Regnor Bernard appelle « la fin des exploitations séculaires » et Hamilton Garoute, après Aimé Césaire et Magloire St Aude dans les Antilles, aborde le surréalisme avec ses JETS LUCIDES. Engagé à la libération de l'être, Garoute part à la découverte des « profondeurs » et les Jets qu'il en tire, pour être lucides n'en sont pas moins d'une sensibilité frémissante :

Ciel, ciel
Un brin d'azur
Puisque je vais sombrer...

Une anthologie des poètes de la Grand'Anse existe. Dressée par des mains d'artiste, elle dort malheureusement dans les limbes de l'inédit. Si la mode était encore des gravures emblématiques qu'on voit au frontispice des vieux livres, il faudrait placer à la première page de cette anthologie la reproduction d'un tableau où les Dix Hommes Noirs chevauchent sur leur monture blanche, vers une magnifique contrée baignée par les dernières lumières du jour ; près de la route qui y conduirait, on lirait — tels ces mots qui vous accueillait autrefois aux portes des villes : « Etranger, toi qui passes ici, recueille ton âme ! Tu pénètres dans la capitale de la poésie, dans la patrie des poètes ».

Roger Mortel et la Mythomanie.

Par Philippe North.

On peut faire toutes les critiques du monde à la petite brochure où M. Mortel vient de réunir trois essais sur «*La Mythomanie sociale en Haïti*», (1)— et je ne vais pas y manquer, mais ces critiques mêmes et ces reproches seront précisément le signe que M. Mortel a su exciter la curiosité et retenir l'attention. Je relève des erreurs, des maladresses et des fautes de langage dans ce livre et tout cela m'irrite. Mais je m'en réjouis : s'il me peine de constater telle ou telle imperfection, c'est sans doute qu'il s'agit d'un ouvrage intéressant dont les défauts n'agacent que parcequ'ils en diminuent le prix. Il m'ennuie de faire une tache à ma cravate quand ma cravate est de bonne qualité, et que je tiens à elle. Sinon je la jette et n'y pense plus.

Je me sens autorisé, après cela, à dire des essais de M. Mortel tout le mal que j'en pense : c'est que je sais pouvoir ensuite en faire l'éloge !

Ce qui me choque avant tout dans ce livre, c'est la langue qu'on y parle. D'abord les barbarismes abondent (2). Secundo, M. Mortel a une tendance — fâcheuse dans un travail scientifique — à user de termes empruntés à la langue...familiale (3). Enfin et surtout je constate, par mon exemple, que le premier réflexe du lecteur, même un peu initié, dès qu'il a lu trois ou quatre pages du livre, est de se précipiter sur un dictionnaire, de façon à traduire avec les mots de tout le monde un texte qui semble parfois écrit dans une langue étrangère. C'est là un défaut grave : il me paraît très dangereux que les gens qui ont quelque chose à dire, le fassent dans une langue qui interdit l'accès de leur pensée à la très grosse majorité de leurs lecteurs éventuels. Entendons-nous bien : je ne veux pas dire que les poètes doivent parler comme la comtesse de Noailles et les «*penseurs*» comme André Maurois. «*La forme sort du fond comme la chaleur du feu*» dit Flaubert ; une pensée n'est pas séparable de son expression, et il est tout à fait normal qu'une pensée difficile s'exprime dans un langage ardu, vers ou prose. Personnellement, j'aime que la difficulté d'une pièce de Mallarmé ou d'un sonnet de Valéry soit comme une défense du poème, une pudeur qui les dérobe à la grossièreté commune ; plus généralement, j'aime assez me casser la tête à propos de mes lectures, — mais seulement quand la difficulté est pour ainsi dire exigée par le genre littéraire qu'on cultive. Les philosophes, eux aussi, parlent une

(1) Imprimerie du Collège Vertières. Port-au-Prince 1947.

(2) M. Mortel écrit : *il s'évidente que, pour : il est évident que, j'eus l'opportunité de, pour : j'eus l'occasion de ; mortalité pour décès ; basique (!) pour : de base, etc...*

(3) *crever, patelin, dare-dare, etc...*

langue à eux, et les médecins. Pour les philosophes, il serait un peu long de donner les raisons de leur hermétisme. Pour les médecins, je suppose que, entre autres choses, leur charabia trouve sa raison dans la psychologie, comme leur bonnet pointu jadis : il s'agit toujours d'impressionner le patient, de le persuader qu'il se confie à un homme d'une espèce différente de la sienne, infiniment savante et puissante, de capter sa confiance et de favoriser ainsi la guérison. Si je dis à mon médecin : «j'ai mal à la tête» et qu'il me répond gravement «vous souffrez donc de céphalée», je me sens déjà beaucoup mieux !... Le médecin me trompe mais je l'excuse parce que je sais que son vocabulaire est un des ressorts de son prestige et que son prestige est nécessaire. Mais quand M. Mortel dit «complexe diogmoïdien» pour «tendance à la persécution», comme le mot diogmoïdien — outre qu'il est horrible — ne recouvre absolument rien de plus que le mot persécution, M. Mortel me trompe et je ne puis l'excuser. Bien au contraire, je réfléchis sur cette étrange volonté d'employer des mots barbares (1) et je me dis que ce pourrait être le signe que M. Mortel n'est pas très sûr de sa science. Ce sont les nouveaux riches surtout qui sont à cheval sur l'étiquette. Je me rappelle qu'à mes examens, c'est quand j'ignorais tout de la question que j'étais le plus bavard. Je remarque aussi que ce sont les lâches qui discourent sur le courage. J'observe encore que les tristesses trop voyantes ne sont pas les plus authentiques, et je conclus que l'on doit se méfier des signes extérieurs. On prouve le mouvement en marchant, on prouve son savoir par ses idées, et non par l'énoncé inintelligible des choses simples.

Je reproche donc à M. Mortel de m'obliger à prendre mon dictionnaire, et comme, le plus souvent, les mots que j'y cherche ne s'y trouvent pas, j'ai le choix entre : reprocher au dictionnaire d'être incomplet, ou en vouloir à M. Mortel de parler une langue qui lui est propre. On me dira qu'il a mis un glossaire à la fin de son ouvrage, à l'usage des ignorants. Oui, seulement quand je vois que M. Mortel considère le mot «phénoménologie» comme un pur et simple synonyme du mot «étude», je me demande quelle foi je puis ajouter aux autres définitions ! Et, encore une fois, pourquoi user de termes dont il faut donner la traduction ! Comment M. Mortel n'a-t-il pas vu que sa manière de faire était en contradiction avec son dessein ? M. Mortel, et il faut l'en féliciter sans réserves, s'est proposé de déterminer les causes d'un comportement extrêmement répandu en Haïti : le comportement mythomane, de façon à fournir au gouvernement et aux éducateurs haïtiens les données d'un problème capital : le problème de la mentalité haïtienne, qu'il faut à toutes forces réformer parce qu'elle est défectueuse (p. 62). La pensée de M. Mortel est donc une pensée «engagée», comme on dit, c'est-à-dire

(1) *Un exemple entre cent autres. Au lieu de dire : le télédiol se présente sous deux formes : la forme bénigne et la forme maligne, M. Mortel écrit : «la fabulation naissante sera en recrudescence dans l'épanouissement total du phénomène (!). Total épanouissement qui possède un caractère dichotomique, parce que recélant deux facettes de l'entité psycho-sociale que nous étudions, c'est-à-dire les phases bénigne et maligne.» (p. 36).*

qu'elle n'est pas gratuite, purement spéculative, mais au contraire, toute orientée vers l'action. M. Mortel a décidé d'agir sur son milieu et de l'améliorer, de connaître pour réformer. On peut dire d'ailleurs au passage que tous les sociologues en sont là : de même que je pense à mes dents quand j'ai mal aux dents ; de même un homme devient sociologue quand l'état social où il vit est ressenti par lui comme défectueux : il sent qu'il doit trouver un remède, donc décrire d'abord le mal et en déterminer les causes. Toute étude sociologique est toujours un peu un produit social (l'effet d'un état social vécu comme mauvais par un sociologue), par conséquent, aussi, une sociothérapeutique (1). Dès lors, quand on se propose expressément, comme M. Mortel, d'agir sur son milieu, de convaincre certains hommes de leurs défauts, et d'en persuader d'autres, que ces travers doivent être corrigés au plus tôt, il faut prendre les moyens d'être convaincant et ne pas parler chinois. Si, M. Mortel, vous expliquez la tendance haïtienne à médire du voisin, en disant : les Haïtiens ont été esclaves, et leur ressentiment ne pouvant exploser par des actes, prit l'habitude de se traduire en parole ; les Haïtiens sont pauvres, donc avides, mais leur avidité, étant souvent déçue, se transforme en rancœur, en haine pour les rares privilégiés, — tout le monde vous comprendra. Si vous dites : «Le pauperisme ambiant s'est refracté à travers le subconscient de nos compatriotes. Et, comme toute refraction est un changement de direction, l'introjection de ce paupérisme s'analyse, à même le milieu psychique, comme une déviation. Déviation affectée d'un caractère idéo-affectif... etc (p. 44), si vous dites cela, vos lecteurs fermeront votre livre et iront au cinéma.

Ce sera très dommage, pour eux, et ils perdront beaucoup... car le livre de M. Mortel est d'un grand intérêt.

Son premier mérite c'est d'exister : il y a depuis quelques semaines, un ouvrage qui parle de la mentalité des Haïtiens, autrement que par allusion, un livre où l'on a isolé un des aspects de cette mentalité : l'aspect mythomane, en s'efforçant de déceler les causes de cette «tendance plus ou moins volontaire et consciente, au mensonge et à la création de fables imaginaires», qui caractérise la mentalité haïtienne. Quand bien même M. Mortel aurait commis toutes les erreurs et les maladroites possibles (ce qui n'est absolument pas le cas), il faudrait lui savoir un gré infini d'avoir eu l'idée de cette étude et de ne pas l'avoir lâchée, de s'être courageusement mis au travail et d'avoir couché sur le papier le résultat de ses observations, de ses lectures et de ses méditations.

M. Mortel, après avoir mis en évidence, par des faits et des exemples, la tendance haïtienne à la fabulation et posé la «tartuferie» comme le dénominateur commun des relations sociales de la communauté haïtienne, en donne immédiatement les raisons. La tendance à la dissimulation s'explique, d'une part, par des contingences historiques (le mensonge fut une ruse, une réac-

(1) Cf. Jules Monnerot : «Les Faits sociaux ne sont pas des choses». Paris. Gallimard 1946.

tion de défense de l'esclave dominguois), d'autre part et surtout, par des faits d'ordre ethnographique : le « pharisaïsme social » est le prolongement d'un certain nombre de croyances ancestrales anachroniques qui, par exemple, poussent l'Haïtien à cacher son âge, son nom de baptême, etc... par crainte des sortilèges. Quant à la tendance à inventer des mythes, elle est caractéristique de ce qu'on nomme « la mentalité primitive » (p. 5 à 15)

Ici, une remarque s'impose. M. Mortel, à plusieurs reprises, affirme la permanence, dans la mentalité haïtienne, de ce qu'il nomme : « la primitivité africaine » (p. 46). S'abritant sous l'autorité du Dr. Louis Mars (p. 39), il avance que l'eupéanisation est seulement ici de surface, de sorte que la mythomanie haïtienne sera pour lui un des aspects d'une mentalité dont le caractère « primitif » se révèle dans bien d'autres phénomènes : « ouangas », amulettes, tabous, etc... (p. 30-40). Dès lors, « Haïti est-elle une collectivité primitive ? » (p. 38). Il est certain que la mythomanie, dit M. Mortel, est en Europe « ordinairement considérée comme une caractéristique passagère de la conscience enfantine encore au stade de sa spontanéité mythique » (p. 37). Or, en Haïti, « l'habitude de mentir et de fabuler » est un fait constant de la conduite adulte, de sorte que ce qui « outre-mer... relèverait d'un trouble pathologique » est plutôt « sous notre voûte ensoleillée, un comportement quotidien, social ». (p. 11) Devra-t-on en conclure que les Haïtiens sont des malades ou des enfants ? M. Mortel, très judicieusement, conclut que les remarques qu'il vient de faire prouvent simplement que les catégories européennes valent seulement pour les Européens et part en guerre contre l'erreur du XVIII^e siècle qui fut de croire à une nature humaine identique partout et toujours (p. 10). Ce n'est pas nous qui irions le contredire ! Je risque cependant une petite remarque ; non que je ne sois pas d'accord ! Bien au contraire, je suis beaucoup trop d'accord ! Tout le monde est beaucoup trop d'accord ! Chacun, aujourd'hui, pense, avec M. Mortel, que « l'animal social d'Aristote ne peut être lumineusement compris, qu'analysé à travers le prisme de sa civilisation spécifique » ! (p. 28). Et c'est pourquoi il n'était peut-être pas nécessaire de montrer sur ses grands chevaux, de parler de « mise au point nécessaire » et de se laisser aller à ce petit morceau de bravoure contre « l'ethnocentrisme des clercs européens, qui parasitent bien des travaux scientifiques » (p. 28) Il y a déjà quelqu'un qui a protesté contre la conception européenne qui bornait la psychologie à l'étude de « l'homme blanc, adulte et civilisé ». Il s'appelait Ribot. Seulement, lui, il a dit cela il y a quelques années déjà ! Et aujourd'hui tout le monde est parfaitement convaincu. Il suffisait donc de rappeler avec mesure une vérité acquise, ayant fait justice de quelques préjugés déjà anciens. Comme dit Henri Michaux, il n'est pas nécessaire de se mettre en bras de chemise pour rompre une allumette.

Je reviens à la mythomanie. S'il n'y a pas de nature humaine mais des hommes que les circonstances historiques et sociologiques modifient, il va falloir chercher dans le passé et dans le milieu actuel les causes déterminantes de la mentalité mythomane. M. Mortel trouve essentiellement deux fac-

teurs d'explication : l'esclavage de jadis et le paupérisme d'aujourd'hui. Ces histoires extraordinaires que l'on nous raconte à chaque instant sont bien souvent des « boniments utilitaires ». Les Haïtiens vivent dans un état « d'inanition partielle chronique ». Il faut manger. Pour manger, il faut de l'argent. Pour avoir de l'argent, il faut « taper » quelque dupe et pour que la dupe se laisse faire, il faut inventer une fable qui provoquera sa pitié. (p. 15 à 20). On recourra au besoin à quelque subterfuge physique. Car les Haïtiens savent aussi mentir avec leur corps et simulent parfaitement la claudication, l'aphonie, la fièvre, etc... Cette « fabulation somatique », est le prolongement dans le temps d'une sorte de « mécanisme de défense » de l'esclave dominguais qui devait « affecter un comportement imposé par le fouet » alors qu'il conservait latentes, profondes, les « habitudes sociales africaines ». Ainsi, s'est développée une « élasticité mentale » tout à fait remarquable, que l'Haïtien ne manque pas de mettre à profit aujourd'hui. (p. 25 à 31)

Mais il y a plus, — et c'est à ce niveau que l'analyse de M. Mortel va le plus profondément : la mythomanie haïtienne est aussi et surtout un phénomène de compensation. L'Haïtien est un homme qui se sent inférieur. Il souffre d'un complexe, hérité de l'esclavage. « L'esclavage... a séparé brusquement les nègres d'Amérique de leurs cultures ancestrales africaines... » J'aurais aimé que M. Mortel tirât parti de cette remarque d'Alain Locke, qu'il cite, et montrât la genèse du sentiment d'infériorité, d'insécurité, à partir de cet arrachement de l'esclave par rapport à son groupe africain. Il y avait là une belle analyse sociologique à faire pour suggérer la détresse d'un individu imbriqué dans un groupe qui maintient ses membres dans une cohésion forte, d'un homme « engrené » dans une société qui lui dicte ses croyances et ses conduites, où tous les chemins sont tracés, où l'on vit une solidarité de tous les instants, d'un homme à qui, brusquement, on enlève tous ses soutiens. Ce qu'il y a de plus dramatique dans la traite des nègres, c'est peut-être cela, cette angoisse qui a dû saisir des hommes que l'on changeait d'univers, cette peur affreuse de gens que l'on dépouillait totalement parce qu'en les arrachant à leur milieu, à leur entourage, on brisait cette connivence avec le monde, dans laquelle ils vivaient, cette espèce de familiarité avec tout, cette assurance inconsciente que donne l'appartenance à un groupe. La traite a fait des nègres des hommes seuls, des hommes sans société, et c'est là sans doute l'origine profonde du complexe d'infériorité, « d'insuffisance sociale » que les Haïtiens ont hérité de leurs ancêtres et qui explique cette tendance haïtienne que l'on observe, à imiter et même à mimer l'individu ou la culture estimés supérieurs (p. 21).

Que l'on ajoute à cela l'extrême dénuement du peuple haïtien, la difficulté de la vie haïtienne, la misère permanente, les aspirations toujours déçues, les déconvenues continuelles et l'on comprendra, nous dit M. Mortel que des hommes naturellement très émotifs, très orgueilleux « réagissent en récusant la réalité par trop brutale ». On comprendra « les hâbleries mondaines, les mystifications gastronomiques, les fumisteries donjuanesques, et les

papotages mégalomaniques... : le désir de paraître est la compensation du sentiment d'infériorité. (p. 25).

Ceci posé, M. Mortel passe à l'étude d'un phénomène plus particulier : le «Télédiol». Ce mot désigne «les récits et informations, ici partiellement vrais et là totalement faux, qui à travers la société haïtienne s'accréditent sous le signe de l'impersonnalité» (p. 33) : le télédiol c'est le domaine des «on-dit», (yo di'm, en créole). Quelle est l'origine du télédiol; quels facteurs historiques, raciaux, sociologiques, expliquent la forme «maligne» qu'il peut prendre (le dénigrement du voisin est aussi un trait frappant de la mentalité haïtienne); comment rendre compte de la crédulité générale, — telles sont les questions auxquelles M. Mortel tente de répondre dans son deuxième chapitre. L'étude du «couri», dans le troisième essai est pour l'auteur une occasion de relever le caractère pernicieux de ces fables stupidement terrifiantes que l'on conte aux enfants, et dont l'effet est de créer un «complexe irrationnel d'impressionnabilité apeurée» — terrain propice pour ces paniques collectives déclenchées souvent par les rumeurs alarmistes du télédiol.

Sur tout cela, M. Mortel abonde en indications précieuses. Il est regrettable que ce ne soient souvent que des indications. Au fond, ce que je critique dans «La mythomanie sociale en Haïti» de M. Mortel, c'est ce que je critiquais, il y a quelques mois et ici même, dans «Débats sur le créole et le Folklore» de M. C. F. Pressoir : la dispersion de l'intérêt sur un trop grand nombre de sujets. Ce qu'on gagne en étendue, on le perd toujours en profondeur. M. Mortel avait le choix : ou bien porter toute son attention sur un problème précis, délimité, et l'étudier exhaustivement; ou bien faire un essai philosophico-littéraire sur la mentalité haïtienne. Les pages que M. Mortel consacre au «couri», par exemple, ne forment pas un essai, mais plutôt un plan d'études. Les fables que l'on raconte aux enfants leur font une âme apeurée et le vodou entretient chez l'adulte cette disposition à la crainte, dit M. Mortel. Bon. Parlez nous de ces fables. Parlez nous des croyances vodouesques dans leur rapport avec la psychologie du grand nombre. Ce que vous dites en quelques lignes, c'est la matière d'un chapitre de 20 pages. Vous parlez de l'affectivité proprement africaine, de l'impressionnabilité des noirs, de leur appréhension à l'égard de la nuit et vous citez l'opinion de tel ou tel. Je me moque de l'opinion de tel ou tel. Sur quoi se fonde cette opinion? Quelles sont les observations, les statistiques, les expériences qui prouvent que les noirs ont une «affectivité» particulièrement forte? Réfléchissez sur l'impressionnabilité, lisez des traités de caractérologie, méditez sur la nature de l'émotion. Voyez les théories récentes, demandez-vous si l'émotion n'est pas précisément le signe d'un bouleversement tel que la conscience émue crée un monde nouveau, où les rapports objectifs et rationnels n'ont plus cours (1) et voyez si, justement, il n'y a pas une relation entre l'impres-

(1) Cf. Sartre : «*Esquisse d'une théorie phénoménologique des émotions*». Paris. Hermann. 1939.

sionnabilité de certains groupes et leur vision d'un monde «préscientifique», un peu magique, où tout est en rapport avec tout etc. etc... Vous retrouvez alors la question de l'eupéanisation de surface, en Haïti. Suggérez plus habilement, si toutefois vous ne voulez pas en faire votre sujet d'étude exclusif, cette originalité d'un peuple où l'on trouve des gens qui, le matin travaillent à «décalaminer» les huit cylindres du moteur d'une Cadillac dernier modèle, et le soir sont possédés par Papa-Guédé au son des tambours vodouesques. Vous parlez, au passage des «couri» déclenchés par la vue d'une auto, qui est soupçonnée de rafler les hommes la nuit, — «l'auto-tigre» ! C'est un symbole dont vous ne soulignez pas assez la portée... etc. etc... il y avait 10 ouvrages à écrire, spéciaux, techniques, scientifiques, sur chacun des problèmes que vous effleurez ! Mais vous comptiez n'en écrire qu'un. Il ne pouvait être scientifique, objectif (cela supposerait écrites les dix monographies !). Il fallait alors qu'il fut d'allure résolument philosophique, et peut-être même littéraire. De quoi s'agit-il dans cet ouvrage, en définitive ? Je ne suis pas sûr que M. Mortel ait été très fixé. Il parle dans son introduction des «anthropologues — psychologues», d'une «psycho-pathologie sociale», de «psychanalyse ethnique», d'ethnologie et de «psycho-sociologie.» Tout cela n'est pas synonyme ! Je pense, quant à moi, que M. Mortel n'a pas su opter entre ce qu'il nomme la psycho-sociologie, qui a pour but d'«étudier les faits psychiques en connexion avec la société» et la psychanalyse ethnique qui veut «anatomiser la mentalité d'une communauté donnée». La psycho-sociologie est du domaine de la science. L'ouvrage de M. Maurice Halbwachs sur «Les cadres sociaux de la mémoire» est un livre de psychosociologie, au sens où l'entend M. Mortel. La psychanalyse ethnique serait plutôt une branche de la philosophie, illustrée par le Keyserling de «Psychanalyse de l'Amérique», par exemple. Ou M. Mortel nous donnait des chiffres, des courbes, des bilans d'enquêtes; ou il nous proposait dans une langue aimable un ensemble d'idées personnelles, formées par la méditation approfondie d'un certain nombre de problèmes (dans le détail desquels il n'y avait pas à entrer), ensemble d'idées assez judicieusement agencées pour emporter la conviction du lecteur. Savant ou penseur Il faut choisir.

On conclura peut-être de ce long article que je juge prématurée la publication d'un livre par M. Mortel. Non. Ecrire un livre a obligé M. Mortel à une mise au point très profitable pour lui d'abord, pour les gens curieux, ensuite. Seulement il ne faudrait pas que M. Mortel pensât que c'est fini et qu'il peut se reposer. Tout commence au contraire. M. Mortel a essayé de mettre un peu d'ordre dans ce qu'il pensait. Il s'agit maintenant d'y voir clair et de décider : savant ou philosophe; dix ans d'enquêtes ou dix ans de méditations. C'est être bien exigeant, mais tant pis pour M. Mortel s'il a commis l'imprudence de se faire connaître ! Ce sont toujours les meilleurs élèves à qui l'on demande les plus sérieux efforts. Nous mettons tous nos espoirs en Roger Mortel.

Une année au Centre d'Art.

Par Maurice Borno.

L'Année 1947 a été pour l'Institution fondée en 1944, par Mr. Dewitt Peters, l'une des plus fécondes en réalisations, en dépit des acrobaties administratives suscitées par une économie trop étriquée.

A l'instar de ces nombreuses végétations haïtiennes, le Centre d'Art s'est nourri d'espace plus que de terre ; sa floraison n'en est pas moins abondante. Ce qui est à craindre, c'est que ces fleurs ne pâlissent et ne se fânent. Une Institution de l'envergure de celle-là, — il semble qu'on ne le comprend pas — ne peut se soutenir de reconnaissance internationale et de littérature élogieuse sans l'apport de facteurs nationaux plus positifs.

Au cours de l'année qui finit, plus de 200 œuvres d'art ont quitté le sol haïtien pour aller aviver de leurs tonalités ensoleillées, les Galeries parisiennes et américaines.

L'Admiration suscitée à l'extérieur par les produits de l'œuvre, autant que par l'œuvre elle-même, n'a pas cependant su soulever en Haïti, un intérêt plus vif en faveur de l'art pictural, s'il faut se baser, pour juger, sur la fréquentation des Galeries par le public. Elle a plutôt déterminé un intérêt général en faveur de l'Art, un certain courant de sympathie artistique. C'est appréciable, mais c'est minime.

Nos statistiques enregistrent de nombreux articles venant du dehors contre très peu de l'intérieur ; 100 ventes aux étrangers contre 5 aux Haïtiens.

A l'exception de Philippe Thoby-Marcelin, J. B. Cinéas, Marc Verne, Roger Dorsinville et Fraeniel, pas un intellectuel haïtien qui exprime, par une critique ou un témoignage sous forme poétique ou prosaïque, les impressions qu'il a pu recevoir des multiples expositions de Peinture, de Dessins et de Sculpture.

Le Centre d'Art aurait-il fait faillite dans son rayonnement en Haïti ?

Si les aînés semblent indifférents au mouvement, l'on s'en voudrait de le dire des jeunes. Il est même intéressant de noter que ces apports nouveaux viennent, en majorité, du peuple, de la Faculté de Médecine et de l'École du Génie.

Dans le but d'ajouter à l'embellissement de la Capitale et de promouvoir dans le Public, le prestige que confère la protection d'un immeuble somptueux, le Comité d'Administration assisté de Messieurs : Robert Baussan, architecte, Roger Dorsinville, Léonce Borno, Félix Diambois, Lucien Hibbert, Joseph Nadal et Jamil Assali, membres du Comité de construction, a projeté d'édifier un local et un musée d'Art.

Nous croyons savoir qu'une prochaine décision législative autorisera la prise de possession du terrain sollicité pour de telles fins.

Il ressort des leçons recueillies des trois années d'existence du Centre d'Art, que l'avenir de cette Institution ne sera assuré qu'autant que le Gouvernement Haïtien, faute d'autres protecteurs, l'assurera en lui tendant une main plus généreuse.

Quelques Livres *

Clément Coicou : «LES REFLETS»

(Imprimerie C. Beaubrun — Port-au-Prince)

On ne fera pas à Monsieur Coicou le reproche d'exploiter l'actualité. A une époque où de nombreux poètes nient les mérites des règles traditionnelles et proclament le vers libre, l'auteur de «*Reflets*» retourne à la prosodie ancienne. C'est un recueil de sonnets qu'il nous donne aujourd'hui, nous réservant pour plus tard des poèmes épiques et lyriques : «*Les Labours*».

Monsieur Coicou fait revivre dans ses vers certaines gloires du passé et évoque les tableaux et paysages qui lui sont chers. Sa poésie se berce au rythme de solides alexandrins dont la beauté parfois nous émeut. Si Monsieur Coicou n'atteint pas la maîtrise d'Edmond Laforest, l'heureux ciseleur des «*Sonnets Médailleurs du dix-neuvième siècle*», son inspiration n'en est pas moins celle d'un poète, d'un vrai qui a toute notre admiration et mérite celle de tous ses confrères.

P. V.

René Bélance : «POUR CELEBRER L'ABSENCE»

L'auteur de «*Survivances*», qui s'est imposé depuis quelques temps déjà, à l'attention du public, vient de lancer la deuxième édition de «*Pour célébrer l'Absence*». C'est un mince petit recueil de dix poèmes ou plutôt un poème en dix parties. La poésie de Bélance est assez moderne. Des vers libres, mais d'un rythme sûr où passent des expressions et des états d'âme étroitement voisins du surréalisme.

Il se dégage de ces poèmes un long appel, qui exprime avec une grande richesse de suggestions, l'incertitude, l'inquiétude, les angoisses du présent :

J'attends la voix qui pardonne ou méprise...
Toutes mes joies sont amères
Les gestes, vains, devant l'inépuisable...

Ailleurs :

Je suis le confluent de voix millénaires
De toutes celles que brûlait l'attente
De ferveur promise...

Bélance retient ses cris et ses gémissements, mais c'est pour mieux moduler une plainte brève, une chanson dont l'accent et la musique nous troublent pour longtemps :

Quelle que soit la sentence
Edictée par ta foi,
Me voici, enveloppé du manteau de silice...

P. V.

*Les auteurs sont priés d'adresser directement à l'Institut Français, les ouvrages dont ils désirent faire rendre compte dans cette rubrique.

Dantès Bellegarde : « ECRIVAINS HAITIENS ».

(Société d'éditions et de librairie — Port-au-Prince 1947)

Plus que nulle part ailleurs, les anthologies sont nécessaires en un pays où les œuvres sont presque toujours tirées à peu d'exemplaires et, par suite, rapidement épuisées. Or, depuis 1904, aucun recueil très abondant de textes d'auteurs haïtiens n'avait paru ici. M. Dantès Bellegarde a eu l'heureuse idée de combler cette lacune. Dans cet ouvrage, le premier d'une série qui doit en comporter trois, il nous présente des pages de quarante auteurs échelonnés des premiers jours de l'Indépendance jusqu'à l'époque contemporaine. Les plus nombreux, de beaucoup, sont des historiens ou des sociologues, non par suite d'une préférence ou d'un parti pris de l'auteur mais parce que, parmi les prosateurs de ce pays, rares sont ceux qui ont consacré leur talent à des œuvres de pure fiction. M. Bellegarde a cependant su éviter la monotonie, grâce à une très habile disposition des textes cités, disposition qui n'est pas servilement soumise à l'ordre chronologique.

La préface et la notice biographique outre qu'elles fourmillent de renseignements précis que le lecteur moyen serait bien embarrassé de trouver ailleurs, nous donne de précieux et trop brefs aperçus qui nous font regretter que l'auteur ait modestement choisi le rôle d'un guide discret plutôt que celui d'un critique littéraire.

J. A.

ENVOIS D'AUTEURS :

« LA LUTTE CONTRE LA FOLIE », du docteur Louis Mars ; — « MA BOHEME », de Marc-Pierre Salès ; — « FLAMMES », de Carlos Saint-Louis ; — « LA SAINTETE FRANÇAISE », du P. Foisset.

Nous donnerons dans notre prochain numéro le compte-rendu critique de ces ouvrages.

IV

CHRONIQUE

A la Légation

LE 11 NOVEMBRE.—

A l'occasion du 11 novembre, une messe à laquelle assistèrent Son Excellence M. Chayet, ministre de France, M. Daumas, consul, et Madame Daumas, de nombreux français et de nombreux haïtiens amis de la France, a été célébrée à la chapelle du Séminaire Collège St-Martial, pour honorer la mémoire des morts des deux guerres.

SEJOUR DE M. BARBIER.—

M. Henri Barbier, conseiller commercial en résidence à la Havane a quitté Port au-Prince le mardi 22 décembre après un séjour de deux semaines dans la capitale, où il a pris des contacts utiles avec les autorités haïtiennes et les commerçants français résidant en Haïti.

A l'Institut

*INAUGURATION DE L'ECOLE NORMALE
SUPERIEURE.—*

Le 31 octobre 1947, en présence de Son Excellence M. Dumarsais Estimé, Président de la République, eut lieu, à la Faculté de Droit, l'inauguration solennelle de l'Ecole Normale Supérieure.

Dans l'important discours qu'il prononça à cette occasion, M. Saint-Lot, Secrétaire d'Etat à l'Education Nationale, souligna le rôle de l'Institut Français :

« Nous apprécions la collaboration qu'a apportée et qu'apportera l'Institut Français au fonctionnement d'une œuvre dont la fin supérieure est le perfectionnement des aptitudes intellectuelles. L'Institut Français continue l'esprit des grandes Ecoles Françaises qui font rayonner à l'étranger les qualités d'harmonie, de mesure et d'équilibre du génie d'un peuple attaché au culte de la pensée libre, et qui a apporté à notre civilisation du XXème siècle quelques-uns de ses éléments les plus fondamentaux, les plus indestructibles et les plus humains. Au nom du Département de l'Education Nationale, je tiens à remercier l'Institut de cette coopération à la base de laquelle se trouve un même idéal : travailler au progrès des connaissances humaines et

les placer dans un climat de sécurité et de dignité qui redonne à l'esprit sa souveraineté et lui garantisse son pouvoir créateur.

LES «MARDIS RADIODIFFUSES».—

Voici le programme complet des conférences publiques prononcées à l'Institut Français, au cours du 1er trimestre de l'année scolaire 1947-48 :

Le 14 octobre : «A travers l'Indochine», par M. Charles Robequain, professeur à la Sorbonne.

Le 21 octobre : «Panorama de la Malaisie», par M. Charles Robequain.

Le 8 décembre : «De la Résistance à la Reconstruction», par M. André Philip, Ancien Ministre.

Le 16 décembre : «La Flibuste et les Flibustiers», par M. Yves Colle, professeur à l'Institut Français.

A l'issue de ces conférences, des films documentaires appartenant à la filmothèque de l'Institut Français, ont été projetés :

- «Sondeurs d'abîmes»
- «Hommage à Bizet»
- «Matins de France»
- «Maillol».

SEJOUR DU PROFESSEUR ROBEQUAIN.—

Ainsi que nous l'avons indiqué dans notre dernier numéro, M. Charles Robequain, Professeur de Géographie des Pays tropicaux à la Sorbonne a quitté Port-au-Prince à la fin du mois d'octobre. Il avait tenu à prendre la parole non seulement à l'Institut Français, mais encore à l'Alliance Française de Port-au-Prince et à la Société Haïtienne d'Histoire et de Géographie. Bien que l'année scolaire ne fût pas commencée, le Professeur Robequain fut partout fêté par des auditoires nombreux et sympathiques. Il lui a été possible de visiter les principaux centres touristiques de la République et, avec M. Colle, comme cicérone, il se rendit dans le Nord, puis dans les principales villes de la presqu'île du Sud. Ainsi le Professeur de Géographie tropicale à la Sorbonne aura fait ample moisson d'images et d'enquêtes dans la seule République de langue française de l'Amérique Centrale, et se souviendra longtemps de son passage.

*VISITE DE M. ANDRE PHILIP,
ANCIEN MINISTRE.—*

Pour la première fois depuis la fondation de l'Institut Français, une haute personnalité du monde politique, hier encore au pouvoir, a pris la parole dans notre Etablissement. Se libérant pour quelques heures de ses charges de chef de la Délégation française à la Conférence Internationale de la Havane, M. André Philip est arrivé en avion à Port-au-Prince le diman-

che 7 décembre, pour repartir le surlendemain. Il a été l'hôte de Son Excellence M. Maurice Chayet, Ministre de France. Le 8 au soir, il montait sur l'estrade de notre salle de conférence remplie par une foule très nombreuse où l'on remarquait plusieurs ministres en exercice, ainsi que plusieurs Membres du Corps Diplomatique, dont : Mgr. Paccini, Nonce Apostolique, S. Ex. M. H. Tittmann, Ambassadeur des Etats-Unis, S. Ex. M. Benavides, Ministre du Pérou etc., etc...

Le discours de M. Philip fut à maintes reprises coupé par des applaudissements enthousiastes, hommage à ses exceptionnelles qualités d'orateur. La soirée fut une brillante manifestation de sympathie à l'égard de la France.

L'ancien Ministre de l'Economie Nationale fut présenté au public haïtien par M. S. B. Lando en ces termes :

«Notre «Mardi» est, ce soir, un «Mardi» tout-à-fait exceptionnel.

D'abord parce que c'est un lundi; ensuite et surtout, parce que la personnalité du conférencier lui prête le plus grand éclat.

Celui que j'ai le grand honneur de vous présenter, quoique jeune et en pleine vigueur, comme vous pouvez le constater, appartient à la grande histoire.

M. André Philip, ancien et futur Ministre, préside actuellement notre Délégation à la Conférence Internationale de la Havane. Obéissant à l'appel irrésistible qui a toujours attiré et attirera toujours les Français vers votre île, il a bien voulu arracher quelques heures à un emploi du temps très chargé pour venir saluer Son Exc. M. Dumarsais Estimé, Président de la République, et pour parler de la France devant votre attentif et bienveillant auditoire.

De l'homme politique, résistant de la première heure, ouvrier de la Libération aux côtés du Général de Gaulle qu'il a rejoint, au péril de sa vie, en pleine occupation allemande, — pourquoi vous parlerais-je ? L'histoire, je viens de le dire, l'a déjà accaparé. Une histoire passionnante qui s'est faite dans le sang et les larmes, dans la douleur et la gloire, au battement du cœur de tous les hommes restés libres.

Quant au grand universitaire, à l'écrivain, à celui qui est un des meilleurs théoriciens que nous comptons dans le domaine de l'économie, — théoricien que les responsabilités du pouvoir ont, depuis de longues années, contraint à une fructueuse confrontation des idées avec les faits, — celui-là, la causerie de ce soir le fera mieux valoir qu'une encombrante et inutile dissertation du profane que je suis.

L'Institut Français est aussi fier qu'impatient de passer, sans la retarder ni l'affaiblir, la parole à un hôte si illustre.

Veillez donc écouter tout de suite M. André Philip, ancien Ministre, Chef de la Délégation française à la Conférence de la Havane, qui a pris

pour thème de sa causerie ces mots : «De la résistance à la reconstruction».

LES TOURNEES DE CONFERENCES EN PROVINCE.—

Grâce à deux «weekend» passés en province par M. Lando, Directeur de l'Institut Français, et ses collègues MM. Martin et North (à Jacmel les 22 et 23 novembre, à Jérémie les 6 et 7 décembre), toutes les villes importantes de la République auront entendu des conférences, écho de nos «Mardis» port-au-princiens.

L'accueil réservé aux professeurs français par les autorités et le public fut chaleureux, comme d'ordinaire. A Jérémie, deux films furent projetés, à la satisfaction générale :

«Hommage à Bizet»

«Matisse».

LA BIBLIOTHEQUE DE L'INSTITUT FRANÇAIS.—

La bibliothèque de l'Institut Français vient de s'enrichir de plus de cent volumes. Il s'agit d'ouvrages scolaires, indispensables instruments de travail des étudiants, tels que : traités mathématiques, physiques, chimiques ou biologiques, études historiques et sociologiques, textes philosophiques etc... aussi bien que de nouveautés : poèmes d'Aragon, de Prévert, romans de Camus etc...

LES COURS DE M. LANDO.—

Retardé par sa Mission Culturelle à Paris qui ne l'a libéré que fin octobre et par une rentrée universitaire particulièrement chargée du fait de la mise en train de l'Ecole Normale Supérieure, M. Lando agrégé de l'Université, directeur de l'Institut Français ne reprendra ses cours qu'en Janvier.

Les matières et l'Horaire de son enseignement seront les suivants :

Français : L'Ecole Romantique Française; les mardis de 6 à 7 heures p.m., à l'Institut Français.

Grec : La République de Platon. Exposé général et explication de quelques passages en langue originale; les jeudis de 6 à 7 heures p.m., à l'Institut Français.

Linguistique Générale : Notions de Linguistique Générale avec application à l'étude du créole d'Haïti; les vendredis de 6 à 7 heures p.m., à l'Institut Français.

Ces cours qui commenceront à la rentrée de Janvier, seront destinés tant aux étudiants qu'aux auditeurs libres.

